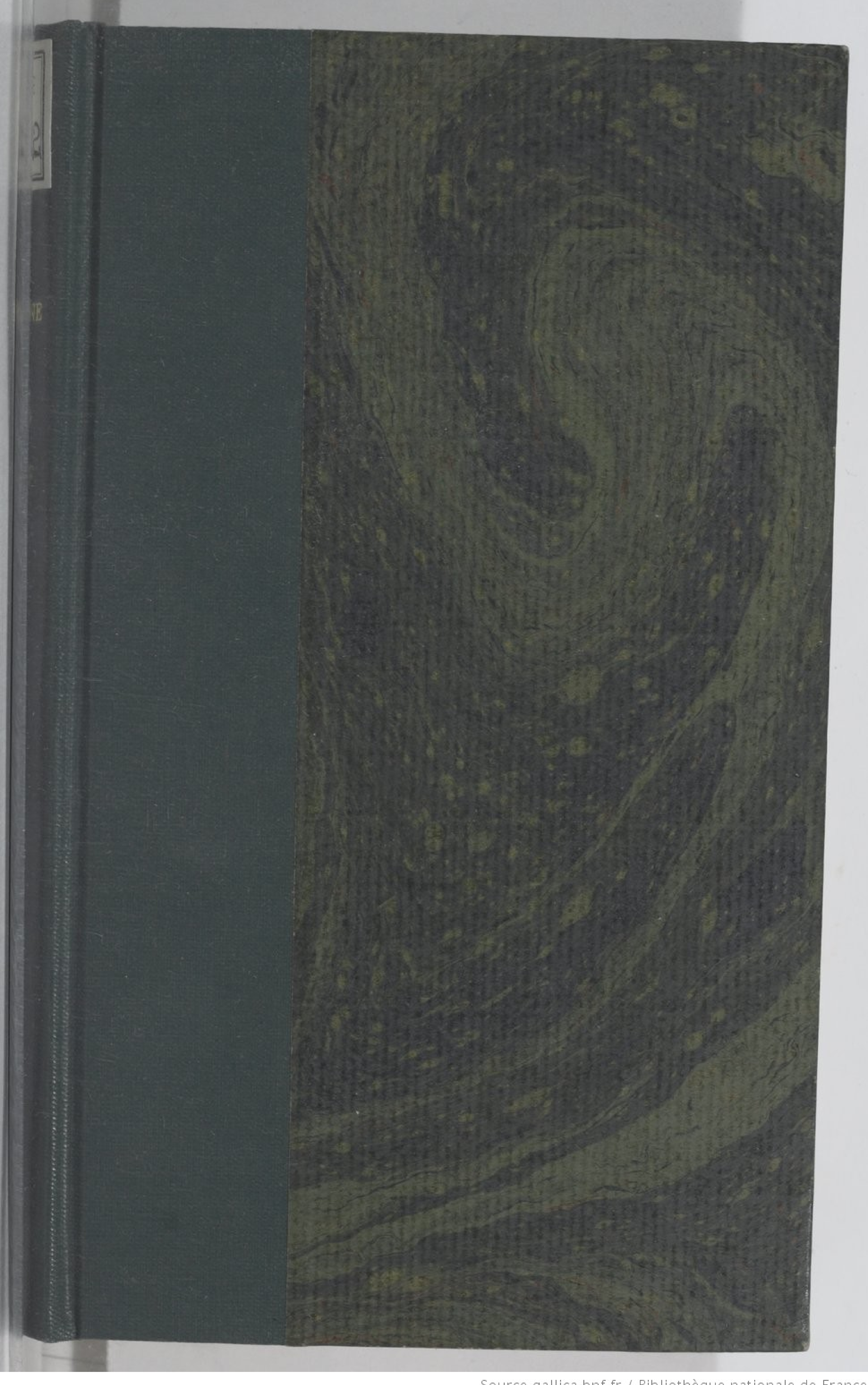
Marie Menzikoff, ou La fiancée de Pierre II. Tome 2 / , roman historique par Auguste Lafontaine, traduit de l'allemand [...]




ROBERT 1981

MARIE MENZIKOFF.

TOME II.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AINÉ.

MARIE MENZIKOFF

OU

LA FIANCÉE DE PIERRE II,

ROMAN HISTORIQUE.

PAR AUGUSTE LAFONTAINE;

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR J.-J.-M.-D.,

Traducteur du *Bal Masqué*, du même auteur.

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,
CHEZ LEROUGE, Libraire, passage du Commerce, quartier Saint-André-des-Arcs.

1817.

MARIE MENZIKOFF

OU

LA FIANCÉE DE PIERRE II.

LETTRE XXII.

Marie Menzikoff à Sophie Roncalez.

Saint-Pétersbourg, le 12 juin 1727.

Sophie ! mon Fédor est venu ici ; je l'ai vu ! je l'ai vu dans ce jour malheureux, où j'ai été fiancée à l'empereur ! Oh ! devait-il encore blesser aussi cruellement mon cœur déjà trop déchiré ! Pendant qu'on m'habillait, ma mère vint près de moi ; des pleurs humectaient ses

yeux.... je crois qu'ils étaient de joie. Mon père voulut aussi me voir avant de se rendre auprès de l'empereur. Il me conduisit dans une chambre voisine, et voulut me dicter encore quelques règles de conduite. Je souhaitais ardemment de me trouver seule avec lui; je saisis avidement cette occasion. Il me contemplait avec une joie paternelle; je pris sa main, je la mouillai de mes larmes, et je lui dis avec l'accent de la douleur la plus profonde: Vous m'avez destinée à devenir l'épouse de l'empereur. Encore une fois, mon père, je vous en supplie, ne me réduisez point à ce moment dangereux où l'on doit renoncer à tout espoir d'être heureux. Vous savez que j'aime le jeune prince d'Olgoronki. Je suis instruite, à n'en

point douter, que l'empereur n'a point d'amour pour moi. Tous deux nous nous laissons fiancer ensemble parce que la nécessité nous y contraint, mais.... jamais il ne sera mon époux ; je vous le déclare ici solennellement. Ne comptez pas sur la possibilité de me contraindre à lui donner ma main !.... Il en est temps encore.... un seul mot de vous peut tout arrêter.... je suis malade ; la cérémonie est ajournée, et votre fille est heureuse.

Mon père se troubla ; bientôt, cependant, il se remit, et me dit avec fermeté : Ce que tu demandes est impossible, Marie ! j'ai tout fait pour voir combler enfin le plus cher de mes vœux ; il faut que tu obéisses.

— Eh bien, mon père !.... quelque

chose qui arrive.... maintenant j'en suis innocente.

Il prit ma main, et me demanda du ton de l'inquiétude : Quel est ton projet, Marie ? que veux-tu faire ?

— Tout ce que vous exigerez, mon père, excepté de donner ma main à l'empereur.

— Trois années doivent encore s'écouler avant le moment de cette cérémonie, ainsi.... tu me promets que jusques-là ?....

— Je ferai tout ce que vous m'ordonnerez.... mais alors, mon père, cessant de vous obéir....

— Nous avons le temps de la réflexion, reprit-il, en me souriant avec amitié.... mais jusqu'à ce moment fais ce que je désire, et ce dont je te prie.

— Que pouvais-je dire, chère Sophie? je voyais bien qu'il cherchait à gagner du temps, mais....

La terrible cérémonie me devint plus à charge encore, par le luxe et la magnificence qui y étaient déployés. Quelquefois il me semblait voir un fantôme qui me menaçait en jetant sur moi des regards furieux, accompagnés d'un sourire ironique; dans d'autres momens je croyais entendre les pas d'un génie malfaisant, qui s'approchait dans le dessein de m'exterminer. Mes angoisses augmentèrent lorsqu'il me vint à l'idée que tout ce qui arriverait pourrait m'être reproché; car.... qui aurait pu me contraindre à entrer dans cette salle, si je ne l'avais pas voulu?

Après cette cruelle cérémonie, il

me fallut recevoir les félicitations de toute la cour. L'uniformité de ces complimens me permit bientôt de me livrer toute entière à mes réflexions. J'y étais absorbée lorsque j'en fus tirée par le son d'une voix qui m'était bien connue. C'était celle de Fédor; il me dit à demi-bas : Perfide! c'est ainsi que tu tiens tes sermens! Je tressaillis d'effroi; je me levai brusquement, et je tombai sans connaissance entre les bras de mes parens, qui étaient accourus en me voyant pâlir.

Quand je rouvris les yeux, je me trouvai dans une salle voisine; auprès de moi étaient ma mère et la famille impériale. Ma mère me dit à l'oreille que tout le monde ignorait la vraie cause de mon évanouissement. Mon père vint aussi un ins-

tant après, et je lus dans ses regards le mécontentement et la colère, dont il voulait en vain cacher les traces. La fête se termina peu après; mon père feignit d'ignorer aussi la cause de mon évanouissement. Il ne me dit pas un seul mot de Fédor, et même il me caressa; mais ses yeux étaient ardens, et souvent ses sourcils se fronçaient. Un officier de son régiment vint, le tira à l'écart, et lui parla à l'oreille; je l'entendis très-distinctement répondre : C'est bien! très-bien! sur ta tête, garde le silence! Puis il parut plus gai.

Ces mots et cette gaieté fixèrent mon attention. Il sortit, en disant à l'officier de l'attendre, parce qu'il avait encore d'autres ordres à lui donner. Me trouvant seule avec cet homme, je lui adressai la parole.

Après quelques momens d'un entretien insignifiant, je lui demandai tout-à-coup : Vous n'avez point eu de peine à arrêter le jeune d'Olgoronki? et je fixai mes yeux sur les siens en attendant sa réponse.

Surpris et troublé, il me dit : Votre altesse sait donc?....

— Vous le voyez! répondis-je froidement. Où doit-il être conduit? à Kronschlott?

Plus troublé encore, il me dit : — Non, à Schlusselburg; mais, votre altesse.... le prince m'a ordonné....

— De vous taire; et moi je vous commande de parler. Quand partez-vous? Avant ce moment je veux vous revoir encore; je vous attendrai dans le pavillon vert qui est à l'entrée du jardin; j'ai quelque chose d'important à vous communiquer;

venez dans une, ou tout au plus deux heures : je compte sur vous.

Il s'inclina; je me retirai promptement dans ma chambre, j'écrivis à mon bien aimé Fédor, puis je descendis hardiment au jardin, et j'entrai dans le pavillon vert. Déjà l'officier m'y attendait ; je lui dis : Exécutez les ordres de mon père, conduisez votre prisonnier à Schlusselburg ; mais moi, l'épouse future de votre maître, je vous ordonne aussi de remettre cette lettre au jeune prince d'Olgoronki, et de m'en rapporter la réponse.

Il était irrésolu. — Il m'est expressément défendu de le laisser communiquer avec personne....

— Vous est-il aussi défendu de m'obéir? interrompis-je. Je vous ordonne de porter cette lettre, de

m'en rapporter la réponse, et je vous donne ma parole que jamais personne ne saura rien de tout cela..... Si vous résistez à mes ordres..... Je compte que vous les exécuterez.

— Puis-je apprendre au prince ce que vous exigez de moi?

— Aussitôt que vous m'aurez donné la réponse à cette lettre, vous pourrez faire ce que vous jugerez convenable.

— Votre altesse sait combien le prince son père est sévère; si....

— Portez cette lettre, rapportez-m'en la réponse, le prince d'Olgoronki saura se taire tout aussi bien que moi; je vous en donne ma parole d'honneur. Il était encore indécis; j'ajoutai en souriant avec bienveillance: Je me flatte que, dans un

jour tel que celui-ci, je ne hasarderai point en vain une prière!

Il me baisa la main en me répondant : Je remettrai cette lettre, et vous en aurez la réponse.

Je m'éloignai par une allée; il sortit par une autre; personne ne nous avait remarqué. Je me rendis chez ma tante, et j'y demeurai tant que cela me fut possible. La fatigue et l'effroi avaient beaucoup diminué mes forces. Le jour suivant je reçus la réponse de Fédor, et le calme rentra dans mon âme.

LETTRE XXIII.

Fédor à Sapiéha.

Le 6 juin 1727.

Je l'ai vue encore une fois, Sapiéha ! Il me fut impossible de tenir la promesse que je t'avais faite. Elle était sur le trône à côté du jeune empereur. Ses yeux étaient fixés vers la terre, et son corps sans mouvemens semblait être glacé. De temps à autre elle élevait ses beaux yeux vers le ciel, et ses lèvres décolorées s'entr'ouvraient, pour laisser échapper un soupir de sa poitrine oppressée. Non, Sapiéha, elle n'est point infidèle, son père cruel a su

la contraindre à obéir. Elle n'a point une contenance aussi humble, lorsqu'une foule aussi nombreuse est courbée à ses pieds, celle pour qui la couronne est un souverain bien. Lorsque la duchesse d'Holstein voulut l'embrasser, elle fléchit le genou devant elle.

Je m'approchai d'elle lorsque mon tour vint. Quoiqu'elle fût absorbée dans ses pensées, elle me reconnut, et son cœur se brisa sous le poids de sa dignité. La pâleur de la mort couvrit son visage, la terreur se peignit dans ses yeux ; elle n'est point infidèle ! elle m'aime encore !

Je m'arrachai avec désespoir de cette salle, où mon cruel égoïsme avait répandu l'effroi.

En ce moment je quitte Péters-

bourg. Adieu, Sapiéha. Bientôt tu entendras parler de moi. Je vais en Perse. Que puis-je encore perdre, puisque je l'ai perdue! Adieu! peut-être pour toujours!

Ma demeure est entourée de soldats; on vient m'arrêter sans doute. Mon valet te....

LETTRE XXIV.

Marie à Fédor.

Le 6 juin 1727, six heures du soir.

Fédor! est-ce là ta confiance en mon amour, en ma fidélité? Quoi! tu m'as rappelé mes sermens! peux-tu penser que je les ai oubliés? Fédor, les tiens étaient-ils donc

faux, lorsque, tombant à mes pieds, tu me juras par le ciel qui couvrait nos têtes, de ne croire ni aux bruits répandus, ni aux nouvelles publiques, ni même à ma mère et à Roncalez, si elles te disaient que je te suis infidèle? Non, Fédor, je ne le suis point, mais je vais avec calme où l'on me conduit, et je continuerai tant qu'il me restera la plus légère lueur d'espérance. Qu'ai-je donc fait pour que tu me nommes infidèle? M'as-tu entendu dire : J'en aime un autre que Fédor? C'est pour l'amour de moi que, dernièrement, tu étais sous les verroux et dans les fers ; c'est pour l'amour de toi qu'aujourd'hui je me suis assise sur un trône, au milieu d'une cour brillante.

Fédor, lorsque l'on attenta à ta

liberté, je demeurai calme. J'étais en prison avec toi : ma chambre en devint une ; mes jalousies me parurent des barreaux de fer; les festons de mes tapis furent pour moi des chaînes. Penses-tu que les anneaux de celles qui pressaient mes doigts m'aient éblouie par leur éclat? Tu n'aurais pas dû supposer à ta Marie une âme aussi étroite!

Par mon courage j'ai trouvé le moyen de te faire parvenir ma lettre, et de recevoir ta réponse. Sois calme, Fédor, je suis à toi, et j'y suis pour toujours! Ni prison, ni couronne ne sépareront mon cœur du tien. Il nous reste encore de l'espoir; si nous le perdons entièrement, nous irons ensemble dans un meilleur monde, où la fidélité jusqu'à la mort nous prépare un

paradis, toujours prêt à nous recevoir.

Toute entière à cette pensée ravissante, il me serait difficile d'attacher le moindre prix à la vie, si je n'avais point encore l'espérance que nous serons réunis ici-bas.... Mais.... ne le sommes-nous pas déjà ? Quoi que veuille faire mon père, peut-il nous séparer ? peut-il empêcher mon esprit de te voir en tous lieux, à tout instant ? Une des quatre parties du monde, fût-elle même entre nous, nous ne serions point encore séparés.

Plus de doutes, Fédor ! je n'en ai jamais conçu sur ta fidélité ; voilà pourquoi je suis calme et au-dessus des coups du destin.

RÉPONSE.

Amante adorée, chère et tendre Marie, tu m'as sauvé ! Au comble du désespoir et le cœur glacé, j'étais prêt à quitter une vie méprisable. Je t'avais perdue ; que me restait-il sur la terre? L'adjudant me remit.... Oh ! ce bienfait me le rendra cher toute ma vie!... Il me remit ta lettre, et mon inexprimable douleur se dissipa ; je versai abondamment les larmes les plus douces.

Oui, Marie, j'avais renoncé à la vie, mais tu t'es approchée de moi, comme mon ange protecteur ; ta main bienfaisante a touché mes yeux, et la terre est redevenue pour moi le temple de l'amour.

O toi ! à qui je dois mon salut, comment te témoigner toute ma reconnaissance ! Je suis calme, et ne conserve plus aucun doute. Oui, ton âme est plus grande que la mienne ! quel mortel est digne de ton amour ! Adieu ! Me conduisît-on même sur l'échafaud, je serais tranquille : mon dernier mot serait : Marie ! et nulle plainte ne déshonorerait l'homme que ta tendresse a rendu le plus heureux des mortels.

L'officier me presse. Adieu !

LETTRE XXV.

La princesse Menzikoff à Sophie Roncalez.

QUAND reviendras-tu près de nous, chère Sophie? Ton âme aimante et bonne à souvent adouci la sévérité du prince; peut-être elle le ferait encore.

Ma conjecture que la couronne avait ébloui les yeux de Marie, était prématurée. Mais que veut-elle donc, si elle ne veut point un trône? Je ne comprends point cette enfant.

D'Olgoronki paie d'une retraite forcée dans une forteresse sa témérité d'être venu à Pétersbourg sans

permission, et d'avoir osé pénétrer dans ce palais; Marie le sait, et elle est calme. Son père voulait qu'elle essayât de gagner le cœur du jeune Pierre; mais elle le traite avec le plus profond respect; froide, silencieuse, elle n'a plus auprès de lui toutes ces grâces qui lui sont si naturelles. Elle convient que l'empereur est fort aimable; et cependant elle évite toutes les occasions de se trouver seule avec lui; et si elle le voulait, elle en trouverait à chaque instant. Elle se conduit aussi froidement, aussi gravement, aussi respectueusement avec la princesse Elisabeth, qui est très-souvent auprès de l'empereur. Explique-moi cette énigme, si tu le peux, chère Roncalez.

Je commence à jouir d'un peu

plus de repos, et je tremble moins en pensant à l'élévation de mon époux, car l'empereur semble l'aimer beaucoup. Même les d'Olgoronki paraissent vouloir vivre en paix avec nous, particulièrement Alexis, gouverneur du prince, et Ivan son fils, qui en est le favori; tous deux par conséquent vivent dans notre palais et sont sous les yeux de Menzikoff, et il ne croit pas devoir rien redouter d'eux. Il a fait nommer mon fils grand-chambellan, afin qu'il eût plus souvent l'occasion d'être auprès de l'empereur, et qu'il pût plus facilement obtenir sa faveur. Le jeune Pierre nous présente sans cesse un front gai et bienveillant. Le père Brukenthal lui déplaît, parce que, lorsqu'il est question d'affaire d'état, il de-

vient grave, silencieux, sans cependant cesser d'être attentif.

Même la manière avec laquelle il prouve la faveur qu'il accorde à mon époux, montre clairement qu'il a conçu beaucoup d'amitié pour lui. Dernièrement il entra dans la grande salle, où toute la cour l'attendait. Jetant sur Menzikoff un regard sombre, il lui dit : Je veux diminuer d'un officier le nombre de mes feld-maréchaux. Mon époux pâlit. L'empereur s'approcha vivement de lui en souriant, lui remit un brevet, et lui dit : Je vous ai nommé généralissime de toutes mes armées. Tout le monde l'ignorait ; il avait fait expédier ce brevet en sa présence. Mon époux nous dit le soir : Maintenant ma puissance est inattaquable!

Tant que l'empereur sera ton ami ! lui répondit Brukenthal en appuyant sur cette prophétie d'infortune.

Mon époux se fâcha sérieusement contre ce moine hypocondriac, et lui dit : Tu es un insensé !

Celui-ci reprit froidement : Menzikoff, aux premiers mots de l'empereur, tu as pâli. Quel en est donc le motif, si mon assertion est aussi fausse ? L'empereur t'a vu pâlir, et j'ai remarqué ce qui vous est échappé à tous, c'est qu'au même instant le plaisir s'est peint dans ses yeux. Il se réjouissait de ce que le gouverneur général de l'empire, le puissant Menzikoff, tremblait devant lui. Je crains, ami, que, plus d'une fois encore, il ne t'inspire de l'effroi. N'aie point confiance en les

marques d'amitié qu'il te prodigue; ce ne sont point des preuves de son attachement pour toi, mais bien de son impatient désir de gouverner par lui-même. Je ne conçois pas comment un homme de génie, tel que toi, n'a point encore remarqué pourquoi il te prodigue tant de preuves de sa faveur! Ce sont les seules par lesquelles il puisse marquer son pouvoir; car, sans ton aveu, il ne peut en accorder à personne. Ivan d'Olgoronki lui-même est encore page, et cependant il l'aime beaucoup. Pourquoi n'est-il pas plus? Parce que ce serait toi, et non pas lui qui, l'éleverais. Il t'élève, toi, parce que c'est lui qui le fait, et non pas toi. Menzikoff, si l'empereur s'aperçoit qu'il lui est aussi facile de t'abaiser, comme il le lui a été

de t'élever, et qu'il faut absolument qu'il t'abaisse, s'il veut être maître de bonne heure, qu'arrivera-t-il? Toute la cour a remarqué qu'aujourd'hui il était à la fois plus fier et plus gai qu'à l'ordinaire. Quelle en était la cause?... Tu gardes le silence.... Je veux te la faire connaître, c'est parce qu'il a pensé: Menzikoff a tremblé devant moi; je puis donc devenir maître de mes actions.

Tout cela, chère Roncalez, est trop fin, trop recherché pour être vrai; cependant mon époux en conçut d'abord quelques inquiétudes, quoique sa nouvelle dignité vienne encore d'affermir sa puissance. Brukenthal, sur le cœur duquel Menzikoff sait qu'il peut compter, ce qui lui a acquis le droit de lui dire tout ce qu'il pense, loin de s'en réjouir,

Brukenthal s'afflige de toutes les faveurs dont l'empereur nous comble : il reprit et lui dit : D'après les ordres du souverain, ton palais a pris le nom de palais impérial ; tu as accepté cette grâce ; un jour on te la reprochera comme une preuve de ton orgueil. Ton régiment a son quartier sur cette île, c'est encore une grâce de l'empereur ; un jour on te le reprochera comme un crime. Si l'empereur jette sur toi un regard de mécontentement, on aura bientôt calculé tous les crimes de haute trahison que tu as commis, et ceux que tu médites encore.

— Perds-tu la raison, Brukenthal ? Quels crimes ? quelle haute trahison ? Explique-toi.

— Tu as souffert que ta demeure prît le nom de palais impérial ; que

ton régiment d'Ingermanland, qui t'est si entièrement dévoué, soit cantonné sur cette île; tu es généralissime; tu as suspendu l'exercice du grand conseil : ne sont-ce point là des preuves de haute trahison? Les crimes pour lesquels tu as condamné Devier et son parti étaient-ils plus graves? Il y a plus encore, la cour de Vienne ne t'a-t-elle point donné dernièrement la principauté de Kosel, en Silésie? A quel autre qu'à un traître une cour étrangère fait-elle de tels présens?

Mon époux ne fait nulle attention à ces avis. Dans toutes les occasions que font naître les affaires, il traite les grands comme ses sujets; et même avec dureté, lorsqu'ils se hasardent à être d'un autre avis que le sien. Le modeste et bon Ostermann

lui-même s'est trouvé dernièrement tellement offensé par lui, que depuis ce moment il n'a point reparu dans notre palais.

Ce qui m'afflige le plus, c'est le manque de soins et d'égards avec laquelle on traite la cour de Holstein, et l'ancienne cour impériale. Brukenthal en rit comme d'une bagatelle. Non, chère Sophie, je ne suis point née pour la cour; mon cœur m'entraîne vers tous les infortunés, et je serais avec délices la bienfaitrice de chacun de ceux qui tombent dans la disgrâce des gouvernans. D'après mes prières et les ordres de Marie, le comte Devier est aussi doucement traité, en Sibérie, que cela est possible dans ce pays affreux; le gouverneur de cette contrée est un homme honnête et

bon. Oh ! l'on ne devrait jamais donner cette place qu'à un homme dont le cœur est sensible et tendre.

LETTRE XXVI.

Marie à Sophie Roncalez.

Saint-Pétersbourg, le 18 août 1727.

Fédor a été conduit de Schlusselbourg dans une autre forteresse. Je ne sais si mon père a su que je lui ai écrit ; où s'il l'a fait éloigner, parce qu'à Schlusselbourg il l'a cru encore trop près de moi. Chère Roncalez, que ne puis-je dire à ce noble jeune homme, que sans doute nos maux finiront bientôt! Oui, Sophie! toutes les fois que je suis auprès de

l'empereur, il me traite avec une froideur qui tient un peu de l'inimitié. L'indifférence n'en est point la source; non, elle est dans la pensée qu'il a été contraint à s'unir en quelque sorte avec moi. Oh! comment mon père ne voit-il pas que les bases de sa grandeur commencent à s'ébranler! il n'aperçoit pas ce qui frappe mes regards, quoique mes yeux ne soient point habitués à de semblables observations. Oui, le cœur du jeune prince s'éloigne davantage et de mon père et de nous tous.

Je voudrais, chère Roncalez, que tu visses comment Alexis d'Olgoronki se courbe presque jusqu'à terre devant moi, lorsque je le rencontre; comment, ainsi qu'un esclave, il se tient dans un respectueux

éloignement, et les yeux baissés dès qu'il m'aperçoit; mais, dès que je suis passée, un sourire.... je pourrais presque dire menaçant et moqueur.... vient aussitôt errer sur ses lèvres; et son fils Ivan..... ce jeune homme toujours flatteur et gai, ne laisse jamais apercevoir le moindre changement dans l'expression de son visage. Si on lui demande où est, que fait l'empereur? il répond avec indifférence qu'il l'ignore; qu'il n'en approche que quand son devoir l'appelle auprès de lui. Il possède le cœur entier de l'empereur; mais il cache ce bonheur comme un secret dangereux. Il s'est acquis l'amitié de son maître par tous les moyens qui peuvent faire parvenir à ce but; par un zèle sans bornes, par des flatteries qui ont les couleurs de la vé-

rité, par une complaisance à toute épreuve, par les témoignages multipliés du plus tendre intérêt. Le monarque veut être aimé pour lui-même; la couronne ne lui fait point oublier qu'un cœur bat dans son sein; et ce jeune d'Olgoronki feint de n'aimer que ce cœur, et de ne s'inquiéter en rien de sa couronne.

Je voudrais que tu visses aussi la princesse Elisabeth, et la princesse Natalie, la sœur de l'empereur! Autrefois elles me traitaient avec bienveillance et familiarité; maintenant elles me reçoivent avec un froid cérémonial. Notre situation est changée, chère Roncalez! sans aucun doute le malheur plane au-dessus de nos têtes. L'empereur suit exactement les volontés de mon père, et sans la moindre résistance; mais

il me semble que peu à peu il essaie ses forces; comme un jeune aigle qui, sortant de son aire, s'élance d'abord de rocher en rocher, jusqu'à ce qu'enfin il puisse s'élever dans les airs, choisir sa proie, et fondre dessus avec autant de certitude que de rapidité. Déjà le jeune Pierre hasarde quelquefois d'avoir des volontés. Par exemple, dernièrement il a rappelé tous les Lapuchin de l'exil. Mon père voulut d'abord mettre quelques obstacles à ce rappel; le visage de l'empereur se colora fortement, et d'un ton ferme il dit : Je le veux!

Il désire aller à Moscou et s'y faire couronner; mon père cependant paraît avoir des motifs de ne pas laisser ce couronnement s'effectuer de sitôt. L'empereur n'a point

encore formé de vœu aussi ardent que celui-là; cependant il ne dit pas ici : Je le veux. Que prouvent clairement toutes ces observations réunies, chère Sophie?....

Ivan couche dans la même chambre que l'empereur. Les Lapuchin, les d'Olgoronki, et aussi les Gallitzin, que l'empereur aime beaucoup, paraissent tous fortement occupés. Mon père en rit, et se contente de dire : Ils n'oseront point hasarder de m'attaquer; je suis devenu trop puissant.

La cour de Holstein est partie. Je n'ai pu retenir mes larmes en n'apercevant que des visages glacés, lorsque la fille de Pierre-le-Grand, la tante de notre empereur, vint prendre congé de son neveu, dont elle devrait occuper la place. Cette

infortunée princesse a été jouée d'une manière infâme.

L'empereur gagne tous les jours davantage l'amitié de son peuple. Dans le dernier et terrible incendie.... Ah! Sophie! quel tableau! Du sein de magasins immenses et de trente-deux vaisseaux allumés, s'élançaient des torrens de flammes qui, comme une mer brûlante, passaient au-dessus de notre palais; la clarté de ces flammes auprès des nuages, le rouge à-la-fois éclatant et foncé dont elles coloraient la Néwa, la chaleur excessive qu'elles causaient, le son lent et lugubre des cloches, celui des tambours, le tonnerre des canons, les cris d'effroi que jetaient les hommes.... non.... l'impression que tout cela m'a fait ne sortira jamais de ma mémoire!

L'empereur, monté dans une chaloupe, se portait de tous côtés, donnait des ordres, récompensait le zèle, punissait la paresse. Pour la première fois il se montra empereur, et partout où il se porta, les acclamations du peuple l'accompagnèrent. Méprisant la fatigue, il resta jusqu'à ce que le danger fût passé. Lorsqu'il revint, couvert de poussière, le teint fortement animé, les yeux étincelans encore, accompagné d'une foule nombreuse qui le comblait de bénédictions, il me parut être tout-à-coup devenu un homme. Il marchait fièrement au milieu des grands; il donnait des instructions, et il dit à mon père avec fermeté, et presque avec menace : Vous me répondrez de l'exécution de mes ordres, et tels que je les ai donnés!

Il salua le peuple avec l'aimable bienveillance de la jeunesse. Sa sœur, qui vint au-devant de lui, demanda à combien l'on évaluait la perte que l'on venait de faire? A plusieurs millions! répondit quelqu'un. Il interrompit avec une vive et touchante émotion : Est-ce ici le moment de penser à l'argent!....... cinq cents hommes ont péri dans les flammes! O chère Sophie! avec quel plaisir je me serais jetée à ses pieds dans ce moment!.... J'ai fait distribuer tout l'argent que j'avais pour satisfaire aux plus pressans besoins, autant que cela était en mon pouvoir.

O Roncalez! combien est petit tout ce que l'homme peut faire, si on le compare aux élémens quand ils sont déchaînés. Lorsque les flammes menaçantes s'élevaient vers le

ciel, s'étendaient sur la Néwa, dévoraient les magasins, les vaisseaux, faisaient partir les canons chargés que ces derniers portaient, et sauter les magasins à poudre qu'ils renfermaient, j'ai vu trembler des hommes qui, peut-être, jamais encore n'avaient connu l'effroi. Tous élevaient leurs yeux vers le ciel, et imploraient ses secours.

Depuis ce jour malheureux l'empereur est plus libre..... oui, plus libre, j'ose le dire. Il se promène à cheval dans Pétersbourg; il va à la chasse, qu'il aime beaucoup; quelquefois même il passe la nuit entière hors du palais. Lorsque nous demandons où il est? qui l'accompagne? on répond : A la chasse, avec les d'Olgoronki et les Gallitzin. Il donne plus d'ordres qu'il n'en donnait

auparavant, et il semble chercher à cacher un déplaisir secret. Je crains, chère Roncalez, je crains que ce chagrin ne vienne à éclater tout-à-coup, et que la ruine de mon père ne soit la suite de cet éclat! Sa ruine? oh! non! il y aurait de l'ingratitude à l'empereur de perdre un homme qui lui a mis la couronne sur la tête. Mon père ne perdra que sa puissance, et cet évènement terminera nos maux. Fédor, sans doute, sera bientôt libre, car il est un d'Olgoronki.

LETTRE XXVII.

La même à la même.

Saint-Pétersbourg, le 2 septembre 1727.

Le coup fatal nous est porté, chère Sophie; tous nos amis nous ont abandonnés. Pâles, inquiets, agités, nous errons en silence les uns à côté des autres, sans avoir le courage de nous regarder. Mon père, qui vient de perdre à-la-fois tout ce qui faisait l'unique objet de ses vœux, ce qui était le seul but de sa vie, mon père est comme pétrifié. Ma pauvre et respectable mère est bien plus à plaindre! elle ne regarde point comme un malheur ce qui vient d'arriver,

mais elle redoute ce qui peut arriver encore, ce qui arrivera en effet.

Le père Brukenthal avait raison! oh! que trop raison! Depuis long-temps l'épée était soutenue par un cheveu au-dessus de la tête de mon père; enfin elle est tombée. Quatre jours ont suffi pour briser entièrement les liens de la reconnaissance, par lesquels mon père avait cru s'attacher le jeune empereur. Il s'est retiré pendant deux jours à son orangerie, parce qu'il se sentait indisposé. L'empereur a passé deux autres jours avec les d'Olgoronki.... Oh! ce nom est toujours cher à mon cœur, quoique ce soit à des hommes qui le portent que nous devons notre chute.... L'empereur a donc été pendant deux jours à la chasse avec Alexis et Ivan. Pendant ces quatre

jours mon père ne lui a pas parlé; et l'on a profité de ce temps pour assurer notre ruine.

Lorsque les nouveaux favoris revinrent, tout était changé; leurs yeux ne pouvaient plus taire le triomphe après lequel ils aspiraient depuis si long-temps. Ils me rencontrèrent dans le grand salon; je leurs fis un salut amical; loin de me le rendre, ils détournèrent leur regard, et s'éloignèrent avec mépris.

Je n'ai point de colère contre eux, chère Sophie; mais d'autres, que mon père a comblés de bienfaits, qui lui doivent leur bonheur, se sont aussi éloignés tout-à-coup, ou bien ont jeté sur moi des regards insultans et moqueurs.... sur moi, devant laquelle, la veille encore, ils se courbaient jusqu'à terre! Les inhumains!

ils ont même détourné les regards avec indifférence des chagrins de ma vertueuse mère! ils ont osé se railler devant elle du favori disgracié! Une tendre mère qui pleure sur l'infortune de ses enfans, est l'être le plus respectable! et ils ont eu l'infamie de la tourner en ridicule! Oh! qu'ils sont méprisables ces hommes qui ne savent que flatter, mais point aimer, aux yeux de qui le bonheur est une vertu et le malheur un crime!

Où voulez-vous aller, chère maman? lui dis-je, en la voyant se disposer à rendre une visite à Ostermann; ne reconnaissez-vous donc pas que nous sommes perdus? la fierté sied toujours bien aux infortunés. Elle fixa sur moi ses yeux éteints, dans lesquels brillait encore une larme, et me dit en soupirant : C'est

pour vous, mes enfans, que je fais cette démarche! Elle revint plus triste et plus découragée qu'auparavant.

Je ne souffre point de notre chute; mon cœur formait d'autres vœux: une cabanne solitaire et tranquille, un banc de gazon, un jardin auraient suffi à mon bonheur! Tu le sais, bonne Sophie, toi qui m'a appris à connaître, à apprécier les charmes d'une vie sobre et paisible. Ce qui m'afflige, c'est la corruption, l'ingratitude, l'égoïsme de ces hommes qui ont si cruellement trompé mon âme confiante. Parmi cette foule qui semblait nous être si tendrement attachée, il n'en était pas un seul qui fût véritablement notre ami, pas un seul! ils ont détruit dans mon cœur toute confiance,

toute estime pour les hommes. Auparavant j'aurais mis, avec la sécurité la plus calme, ma main dans celle de Fédor; si maintenant un sombre soupçon d'infidélité, semblable à une goutte de poison, trouble la pureté de mon bonheur, ils en sont cause les inhumains; ils ont détruit le monde de paix et de vertu que je m'étais créé. Malheur à eux!... ah! malheur à moi!

Voilà où nous en sommes! ce qui doit suivre n'est encore qu'un tonnerre qui gronde dans l'éloignement; l'éclair seul a frappé, et déjà le repos de mon âme est détruit!

Mon père avait employé à un autre usage une somme d'argent dont le jeune Pierre avait fait présent à sa sœur. Il fut très-mécontent lorsqu'il apprit cette circonstance. Mon père

se rendit auprès de lui, mais il revint presque aussitôt : il était pâle comme la mort. Nous lui demandâmes avec inquiétude la cause de cette pâleur; il nous répondit que l'empereur l'avait traité très-durement. — Et cela t'effraie? lui demanda Brukenthal. — Non pas.... mais.... Il se tut, et fixa ses regards sombres vers la terre. Il reprit peu de momens après : — Il se trame quelque chose que je ne puis pénétrer..... les d'Olgoronki sont à la tête de cette entreprise; mais ils apprendront à me connaître! Il retrouva son courage, et nous perdîmes le nôtre, en lui voyant faire des dispositions qui pouvaient devenir très-dangereuses. Il choisit pour la garde du palais et des bords de la Néwa les plus fidèles des officiers de son régiment d'Ingermanland,

qui a son quartier dans notre île, et qui lui est entièrement dévoué. Les sous-officiers venaient d'un instant à l'autre lui faire leur rapport, et il devenait de plus en plus tranquille.

Le lendemain matin il se fit un grand bruit dans le palais; on allait, on venait; les accens de l'inquiétude se faisaient seuls entendre. Je me levai pour me rendre chez ma mère. Un adjudant, pâle comme un mort, passa rapidement à mes côtés, et courut dans la chambre de mon père; un second le suivait, et l'effroi se peignait sur la figure de celui-ci. Je m'effrayai aussi, et j'eus à peine la force de faire un pas. Mon père sortit brusquement en s'écriant: Comment? quoi? qu'est-ce? Ma terreur fut à son comble, et je n'eus pas même le courage de demander

de quoi il s'agissait. (J'étais dans l'antichambre qui précède l'appartement de ma mère, et l'on ne s'apercevait pas de ma présence.)

Enfin j'appris que l'empereur et les d'Olgoronki n'étaient plus dans le palais. Un autre officier accourut encore; il était hors d'haleine; ses yeux étaient hagards; il dit à mots entrecoupés : L'empereur s'est retiré dans le palais d'été! toute la garnison de Pétersbourg est sous les armes! il lui est défendu d'obéir à d'autres ordres qu'à ceux que lui donneront l'empereur ou le comte Solticow!

A cette nouvelle, mon père fit un mouvement de colère; mais un instant après, ses bras retombèrent sans force. En ce moment, presque tous ceux qui étaient auprès de lui disparurent; et, comme saisis d'un

effroi soudain, ils descendirent rapidement les escaliers. J'étais si faible, que je fus contrainte de m'appuyer contre la porte. Peu après entra un officier des gardes, auquel le petit nombre de ceux qui restaient se hâta de faire place. Il s'était avancé d'un air fier; il s'inclina respectueusement devant mon père; mais il lui dit d'un ton glacial : J'ai l'ordre de faire transporter dans le palais d'été tout ce qui dans ces lieux appartient à l'empereur. — Qui vous a donné cet ordre? lui demanda vivement le prince. — C'est l'empereur lui-même! répondit l'officier froidement et avec fierté.

Mon père se contint, et dit respectueusement : Dans ce moment même je vais faire exécuter les ordres de sa majesté. Lorsqu'il se fut

éloigné, l'officier promena ses regards autour de lui, et ceux des prétendus amis de notre maison, qui étaient encore là, s'éloignèrent tout aussitôt. Les autres, qui avaient l'habitude de venir plus tard garnir nos antichambres, vinrent en effet aussi; mais, après avoir vu et appris ce qui se passait, ils se retirèrent de même.

J'entrai chez ma mère, et je la trouvai encore ensevelie dans un doux sommeil. O chère Roncalez! déjà le malheur avait fondu sur nos têtes, et la main de la bienfaisante nature le tenait encore éloigné de son cœur. Je m'agenouillai doucement devant son lit, et je priai pour elle. Une de ses femmes vint avec inquiétude, dans le dessein de l'éveiller; je m'y opposai, et je m'assis

avec calme auprès de son chevet.... oui, bonne Sophie, avec calme.

Elle s'éveilla peu après; puis mon frère vint lui apporter l'effrayante nouvelle, que la pâleur de son visage avait annoncée, avant que ses lèvres tremblantes ne l'eussent articulée. L'empereur est parti cette nuit! nous sommes perdus! s'écria-t-il. Ma mère, au comble de l'effroi, laissa retomber sa tête sur ses coussins.... ma sœur accourut aussi.... Je ne puis t'exprimer combien les instans qui suivirent furent cruels et douloureux.

Quelque temps après, mon père rentra; son front était plus calme: il nous apprit plus en détail ce qui s'était passé, puis ajouta qu'il avait fait aussi porter dans le palais impérial ce dont mon frère et lui avaient

besoin pour l'habiter. Il avait en effet conçu de nouvelles espérances, et il voulut nous les faire partager. Ma mère gardait le silence et secouait la tête. Elle tenait ma main dans les siennes, et je sentis qu'elle était agitée de mouvemens convulsifs. Nous nous habillâmes promptement, et, pendant ce temps, personne de nous n'osait exprimer ce qu'il pensait, espérait ou craignait. Oh! maintenant l'expérience m'a appris que l'incertitude est l'une des plus grandes souffrances du cœur humain.

Peu à peu les prétendus amis de mon père ss réunirent de nouveau dans le grand salon. On s'était informé, et l'on avait repris un peu de courage. (Nous étions dans le grand cabinet, dont les portes sont

en glaces; nous pouvions donc voir tout ce qui se passait dans le salon, et même entendre une partie de ce que l'on y disait). Lorsque l'on apprit que mon père allait aussi habiter le palais d'été, j'eus encore un aspect qui me rappela sa grandeur; tout le monde s'inclinait profondément devant lui. Peu après cependant un officier vint apporter la nouvelle que l'empereur avait renvoyé tout ce qui appartenait à mon père et à mon frère, et qu'il leur était défendu à tous deux de paraître au palais d'été.

A ce récit mon père sembla pétrifié; ma mère couvrit son visage de ses mains, et, lorsqu'un instant après elle releva la tête, elle aperçut son époux seul, avec le fidèle Brukenthal, sur l'épaule duquel il ap-

puyait son visage décoloré. Quelques minutes après il se remit tout-à-coup, et, fixant ses regards sur ceux du moine, il lui dit : Tu crois peut-être que tes prophéties sont accomplies?.... non! non! elles ne le sont point! Puis, se retournant vers son adjudant, il ajouta : Que tous les officiers de mon régiment se rendent ici! Que veux-tu faire? lui demanda Brukenthal avec effroi, lorsque l'adjudant fut sorti. Mon père ne lui répondit point, et se promenait à grands pas dans le salon. Au nom du ciel! que prétends-tu faire? lui demanda encore le moine plus effrayé. Il n'en obtint pas plus de réponse. Les officiers du régiment d'Ingermanland entrèrent tous et environnèrent mon père. Tu sais combien tout ce régiment lui est

dévoué, tant les soldats que les officiers. Alors Brukenthal reprit d'un ton vraiment effrayant : Avant que votre excellence fasse connaître ses intentions, qu'elle me permette de lui parler un instant : cet instant est le seul prix que j'exige pour mon entier dévouement.

Il entraîna mon père rapidement et malgré lui; il traversa le cabinet dans lequel nous étions, et nous fit signe de le suivre. Lorsque nous fûmes réunis dans une chambre voisine, il dit à son ami : Menzikoff! je voudrais pouvoir me taire, car tu es assez infortuné; mais il est indispensablement nécessaire que je te parle, et que tu m'écoutes! Que veux-tu faire, Menzikoff? que prétends-tu? mes prophéties sont accomplies! Tu es renversé du poste

éminent où tu t'étais placé; et tu devais l'être, car tu étais devenu redoutable à ton maître. La cause de ton malheur est d'avoir voulu mettre un diadême sur le front de ta fille. Regarde autour de toi, vois ta vertueuse épouse, tes enfans innocens; si la pâleur est sur leurs visages, si leurs yeux sont mouillés de larmes, s'ils sont glacés d'effroi, la faute en est à toi seul. N'est-ce donc point encore assez pour toi? Ils ont tout perdu! il ne leur reste que la vie, et la consolation de pouvoir se dire que leur père ne fut point coupable, mais seulement trop ambitieux. Veux-tu leur ravir cette dernière et unique consolation? Pourquoi rassembles-tu tous les officiers de ton régiment? Tu aspires à la vengeance, mais elle n'atteindra que toi et ta famille! (Il

me prit la main et me plaça brusquement devant lui.) Menzikoff! tu as voulu placer une couronne impériale sur cette tête.... veux-tu maintenant la voir rouler sur l'échafaud?.... Ah! ne sois pas toi-même l'assassin de tes enfans!.... J'ai dit!.... maintenant, va parler à tes officiers! mais sois certain que tu prononces l'arrêt de mort de ta famille entière, si tu cèdes à la voix de la vengeance et de l'ambition!

Mon père avait frémi en l'écoutant. Nous tombâmes tous à ses pieds; il chancela; ses yeux se remplirent de larmes; il étendit les mains sur nos fronts, comme s'il voulait nous bénir, et s'écria: Tu as vaincu!.... oui.... je me résigne.... si c'est seulement ainsi que je puis les sauver! Suivez-moi!

Nous l'accompagnâmes dans la salle où les officiers étaient rassemblés. Messieurs, leur dit-il, que mon régiment retourne à l'instant au quartier qu'il occupait dans la ville; c'est le dernier ordre que vous recevrez de moi. Vous en demanderez de nouveaux à l'empereur, à Alexis d'Olgoronki, ou bien à Solticow.

Ils étaient tous dans le plus grand étonnement. Il leur réitéra son ordre, et il ajouta : Vous me répondrez de la tranquillité générale. Rendez-vous à l'instant auprès de l'empereur; moi, je vous licencie.

Prince! lui dit un vieillard, tu peux avoir pleine et entière confiance en nous! on te fait injustice.

— Rendez-vous près de l'empereur, et faites relever la garde de mon palais, je n'en ai plus besoin.

Ils s'éloignèrent avec mécontentement, et nous nous jetâmes sur le sein de mon père. Ah! dit-il, en nous mouillant de ses larmes, pour la première fois je vous embrasse en père. Que le passé s'ensevelisse dans un éternel oubli! maintenant vous êtes tout pour moi, et je ne veux plus avoir d'autre soin que celui de partager votre malheur, que j'ai causé. Il s'éloigna de nous inconsolable.

Tous les ouvriers qui étaient occupés dans le palais et dans les jardins furent congédiés ; les soldats qui nous gardaient furent relevés, et le régiment d'Ingermanland fut dispersé dans différens quartiers de la ville. Ces occupations remplirent l'avant-diner. Vers le soir, lorsque nous fûmes assis à table, mon père

nous dit en souriant, mais aussi en soupirant : Il y a bien long-temps que je ne me suis trouvé dans une telle solitude. Il recut quelques lettres, et le père Brukenthal nous apporta de bonnes nouvelles. Nous nous trouvâmes un peu rassurés, et nous nous séparâmes, emportant tous une lueur d'espérance.

Mais ce repos n'était qu'une illusion ; nous étions condamnés par le destin à vider entièrement la coupe de l'infortune! ce matin nous étions seuls.... un silence lugubre régnait dans tout le palais ; mon père nous dit en déjeunant : Non, il est impossible que l'empereur me haïsse! n'est-ce point moi qui lui ai mis la couronne sur la tête? on ne peut me faire d'autre reproche que celui de m'être opposé à son voyage de

Moskou. Je l'ai fait, parce que je craignais son aïeule. Quelque chose qu'il me dise, je puis lui répondre : C'est à moi que tu dois le pouvoir dont tu abuses en ce moment, pour me traiter aussi durement : tu n'es sur le trône, qui te rend mon maître, que parce que je t'y ai fait asseoir. Non, il ne peut vouloir ma ruine entière !

Ce discours de mon père nous rendit un peu de gaieté; mais Brukenthal resta toujours sombre et muet. Tout-à-coup la porte s'ouvrit, et le lieutenant général Soltikow entra dans l'appartement. Tous, excepté mon père, nous nous avançâmes modestement vers lui. Il garda le silence un instant; il semblait réunir toutes ses forces, pour avoir le courage de nous ap-

prendre la nouvelle qu'il apportait. Enfin il dit à mon père qu'il était chargé de lui intimer l'ordre de garder les arrêts chez lui, et de ne plus s'occuper en rien des affaires de l'état. Mon père voulut parler; les mots expirèrent sur ses lèvres, et il tomba sans connaissance entre nos bras. De nouvelles espérances étaient rentrées dans son cœur; ce dernier coup l'en frappa d'autant plus douloureusement.

O Dieu! s'écria ma mère, en sera-ce bientôt assez! elle était exaspérée. Ce traitement est cruel! bien cruel! Dites à l'empereur ce que vous avez vu. Dites-lui que l'homme qu'il estimait autrefois, et qu'il avait de fortes raisons d'estimer.... la pitié se peint dans vos yeux.... oh! consolez-nous.... donnez-nous l'espoir que

c'en sera bientôt assez! Soltikow leva les épaules. — Quoi! s'écria ma mère, la fureur de ses ennemis n'est-elle point assouvie? parlez! qu'avons nous à redouter encore?

Je vous plains! dit Soltikow avec émotion; il serait peut-être heureux que vous puissiez vous-mêmes parler à l'empereur.

J'ai été forcée de m'arrêter, chère Sophie, pour rassembler mes forces. Pendant une heure entière, j'ai fixé vers le ciel mes regards terrifiés.... ah! il m'a paru aussi froid, aussi impitoyable, que le sont les hommes!

Ma mère se rendit aussitôt au palais d'été de l'empereur; mais l'entrée lui en fut interdite. Elle alla l'attendre à la sortie de l'église, car elle pensait qu'un homme, qui ve-

nait de prier, devait être accessible à la pitié. En présence de mille personnes, elle s'est prosternée à ses pieds.... ce fut en vain! ce fut envain, ô Roncalez! Lorsqu'inconsolable, elle nous rejoignit, et nous apprit ce qui s'était passé, attendrie de son excessive générosité, je me prosternai devant elle, et je pressai long-temps ses genoux contre ma poitrine. Mon frère et ma sœur tombèrent aussi à ses pieds. Cet instant nous émut tous profondément; Brukenthal lui-même ne put contenir ses sanglots. Ma mère se dégagea enfin de nos bras, en s'écriant : Ah! je trouverai peut-être enfin un cœur ouvert à la pitié. Je vais chez la grande-duchesse, chez la princesse Elisabeth. — Epargne-toi ce soin, lui dit douloureusement mon père....

tu ne trouveras point de pitié, car.... car je n'en ai point eu pour ceux que j'ai écrasés du poids de ma puissance. N'y va pas! répéta-t-il encore plus fortement, car ma sœur, ma propre sœur a embrassé mes genoux, et je ne me suis point laissé fléchir. Mes fautes pèsent maintenant sur vous : vous en êtes punis!

Elle y alla cependant, mais les princesses l'éconduisirent froidement. En lui voyant le ton si calme et si doux à son retour, je la crus un peu consolée; non, ce calme provenait d'un entier découragement, produit par l'excès de son chagrin. Ma pauvre mère, comment cela finira-t-il ?

LETTRE XXVIII.

La même à la même.

Saint-Pétersbourg, le 10 septembre 1727.

Il est libre, chère Roncalez; mon Fédor est libre. L'on est venu demander à mon père les actes relatifs à sa détention. Ah! dit-il en soupirant, ce d'Olgoronki va me haïr, et il en a des motifs, car il n'a commis aucun crime! Chère Sophie, notre infortune a terminé la sienne. Cela ne nous rapproche pas l'un de l'autre. Nous ne sommes point devenus plus heureux, nous avons seulement changé de rôle. Lui, un membre de la famille des

d'Olgoronki, maintenant toute puissante, osera-t-il donner sa main à la fille de Menzikoff, prince disgracié de son souverain, et dépouillé de ses dignités et de tous ses trésors? Oh! pourquoi lui et moi sommes-nous destinés à un éternel changement d'infortune!

Mon père est exilé à Oranienburg; il perd ses honneurs, ses dignités, et le prix de ses biens sera versé dans le trésor impérial. Tu connais l'aimable séjour d'Oranienburg; il est situé sous un ciel bien plus doux que celui de Saint-Pétersbourg; et ma mère et moi nous y avons passé des momens bien heureux. On m'exile dans le séjour que j'aime, dans l'asile où s'est écoulée mon heureuse enfance, dans l'Arcadie où j'ai connu le bonheur!

Si même on ne nous laisse qu'Oranienburg, nous sommes encore plus riche que des millions d'hommes ne le sont. Mon père compte sur davantage. Ses capitaux dans les banques de Venise et d'Amsterdam, dont on ne paraît pas vouloir connaître l'existence, le rendent encore le plus riche de tous les particuliers. Oh! s'il pouvait oublier ce qu'il a été! Mais je crains que cela ne lui soit impossible. A peine sauvé du naufrage, il pense déjà à un nouveau voyage sur la mer la plus orageuse. Nous, nous soupirons après notre arrivée dans l'Ukraine, où le repos et la paix nous attendent.

Les plus doux rêves me sont même interdits! Si un autre qu'un d'Olgoronki était cause de notre ruine, Fédor pourrait encore m'of-

frir sa main, et mon père, en me bénissant, étendrait la sienne sur ma tête, qu'il voulait charger d'une couronne trop pesante. Alors, chère Sophie, le souvenir de tous mes chagrins serait effacé; la rose resterait seule, les épines auraient disparu! mais maintenant la chute de mon père vient d'éterniser la division entre les familles d'Olgo-ronki et Menzikoff.... je pouvais sacrifier à Fédor une couronne impériale; je pouvais quitter pour lui la magnificence de ma maison paternelle, et vivre heureuse à ses côtés dans un vallon inconnu; mais puis-je lui sacrifier mon père? si je fuyais avec lui, mon père ne paierait-il pas mon bonheur du peu de félicité qui lui reste? Les d'Olgo-ronki ne se vengeraient-ils pas de

nous sur lui, en consommant sa ruine. J'ai de nouveau perdu jusqu'à la plus faible lueur d'espérance!

Cependant l'avenir n'est-il point encore devant nous ? ne puis-je pas encore espérer qu'un hasard, un évènement imprévu rendront possible ce qui paraît ne pas l'être en cet instant? non!.... non, chère Sophie, je ne perds pas encore tout espoir... N'est-ce point un hasard imprévu qui, comme une sage et bienfaisante providence, l'a fait trouver sur mon passage à son retour de Perse, et a fait soudain naître une sorte de mer, afin que nos cœurs se rencontrassent et s'aimassent à jamais.... oui, au milieu de mille moyens, j'en veux chercher un qui lui permette de m'offrir sa main, sans exciter la colère de personne!

et ce qu'un cœur plein d'amour pourra imaginer, un amour sincère et sansbornes ne saura-t-il point l'exécuter?

Oh! s'il m'était possible de le voir encore une seule fois avant de quitter Pétersbourg, et de lui dire, ne fût-ce même que par un regard, que je veux l'aimer éternellement!

Les préparatifs de notre départ sont faits. Le père Brukenthal retourne dès aujourd'hui dans son cloître. Il a supplié mon père de partir avec le moins d'éclat possible; mais ses prières et ses représentations ont été vaines. Le prince veut emmener tous ses domestiques avec lui. Fais-le, si tu le veux, lui dit Brukenthal; mais qu'ils partent en secret. Tes ennemis ne peuvent être désarmés que par la plus profonde

humilité. Si tu sembles les braver par ton luxe, leur acharnement renaîtra... Tout fut inutile.

Ma mère ne me dit pas un seul mot de Fédor, et je ne lui en parle pas non plus. Dois-je faire encore mouiller par de nouveaux pleurs ses yeux presque éteints par les larmes de sang qu'elle a versées ? Je supporte seule mes chagrins ; je ne partage avec elle que mes espérances.

Brukenthal est parti. Ses adieux nous ont tous profondément émus. Il me semble, nous dit mon père après son départ, il me semble qu'en le perdant je viens de perdre aussi tout mon courage. Il l'aimait tendrement, et cet homme respectable méritait cette amitié. Il a pu

nous rendre des services très-importans, car il était généralement connu comme un homme de la plus sévère probité. Oh ! quel ascendant n'a point un homme sage contre la vertu duquel il ne peut s'élever le doute le plus léger!

Adieu, chère Roncalez. Ma mère est plus calme... Bientôt je serai rendue à mon cher Oranienburg; et... il est libre.

Adieu, jusqu'au moment où nous nous reverrons...; le frère de ma mère et son épouse nous accompagnent; eux aussi sont, comme mon père, bannis de Pétersbourg. Nous partirons demain.

Il est libre, et je ne l'ai point vu; et je n'ai pu lui dire, même par signe, que je suis à lui à jamais! Je

suis bien malheureuse! Il doit être à Pétersbourg, et je ne le vois pas! Que dois-je penser?

LETTRE XXIX.

La même à la même.

Tosna, le 17 septembre 1727.

Mes douces illusions ont été cruellement détruites. Le prince Menzikoff et sa famille infortunée sont sur le chemin... du séjour de la misère et de la douleur... sur le chemin de la Sibérie. Bonne Sophie, pleure, plains tes malheureux amis!.. Nous ne pleurons plus... l'excès des malheurs a su nous rendre insensibles.

Quelle description il me reste à te faire! Nous partîmes un matin de Pétersbourg. Sans doute le luxe que nous avons déployé dans ce moment a de nouveau déchaîné nos ennemis, comme nous l'avait prédit le père Brukenthal. Devant notre palais était une longue file de voitures, préparées pour nous, notre famille, nos valets et notre bagage. Mon père ne portait aucune décoration, pas même celles des ordres étrangers dont il a été gratifié. Nous, nous étions tous vêtus de noir. Aussi pâles que le marbre que nous foulions aux pieds, nous descendîmes le grand escalier. Nous pâlîmes encore davantage lorsque nous aperçûmes la foule de spectateurs que le grand nombre de nos voitures avait attirés. Ils murmuraient de ce luxe insultant; ils té-

moignaient hautement leur mécontentement, et plusieurs même nous maudissaient. Ces imprécations rendirent ma mère si faible, que, mon père et moi, nous fûmes obligés de la soutenir. Cet aspect émut aussi peu ces hommes durs et impitoyables, que le souvenir des nombreux bienfaits que cette femme respectable avait répandus avec profusion. Ces hommes trouvaient encore trop grand ce seigneur humilié, dont ils avaient si souvent envié le bonheur. Oh!... mon cœur se brise à ce souvenir... ils insultèrent à notre misère.

Au milieu d'une foule pressée, nous traversâmes lentement le pont que Pierre-le-Grand a fait bâtir. Je cherchai vainement un visage compatissant, un œil humide; je ne vis

que de la curiosité ou de l'ironie insultante. Il me sembla reconnaître aussi, mêlés dans cette foule, des seigneurs ennemis de notre famille. Ma mère couvrit ses yeux presque éteints par les larmes, car le grand jour les blessait. Je regardai attentivement autour du carrosse, parce que j'espérais y voir Fédor : il n'y était pas ! O chère Sophie, je quittai Pétersbourg sans l'avoir revu une seule fois! A peine hors des portes, je promenai mes regards vers la plaine... Je n'y vis personne. Oh! où est-il? où est mon Fédor?

Nous continuâmes notre route en silence, et livrés à la tristesse. Ce silence douloureux, que n'interrompait pas le bruit le plus léger, renouvela la douleur de ma mère; elle versa de nouveau un torrent de larmes brû-

lantes. Je la suppliai de se calmer; j'oubliai mes chagrins, mon abandon, et je mis tous mes efforts à sécher ses larmes, car le médecin lui avait répété que leur abondance devient très-dangereuse pour ses yeux. Elle les couvrit afin que je ne les visse plus couler; laissée à moi-même, je pensai encore à Fédor. Tout-à-coup, après un détour que fit le carrosse, j'aperçus un cavalier dans la campagne. Il s'approcha un peu, et je crus reconnaître l'uniforme de l'armée. C'est Fédor! pensai-je. Sa taille, et la grâce avec laquelle il se tenait à cheval me le prouvaient clairement. Il était trop éloigné pour que je pusse distinguer ses traits. Il suivait la même direction que nous, et semblait observer notre voiture. Peu de temps après, deux autres cava-

liers vinrent le joindre ; l'un deux portait un habit rouge. C'est Sapiéha ! pensai-je encore; mais je ne pus pas mieux distinguer les visages de ces nouveaux venus. Je me mis à la portière et je fis voltiger mon mouchoir pour indiquer à Fédor que je l'avais aperçu. Oh ! quel peut être son dessein ? me répétais-je , avec un peu d'impatience et une douce inquiétude. L'espérance de le voir au moins, si je ne pouvais lui parler, me fit oublier un instant toute mon infortune. Je conçus encore un nouveau plaisir lorsque mon père nous dit que nous arriverions bientôt à Ischora , petite ville où nous devions passer la nuit. Oh ! approche, approche , cher Fédor, murmurai-je tout bas: approche ! qu'enfin une fois encore je voie des yeux remplis d'amour pour moi!

En prononçant ces mots, il me semblait que mon ange protecteur en porterait les sons jusqu'à lui. Les cavaliers s'arrêtèrent un moment; ils parurent se consulter entre eux; puis, tournant bride, ils piquèrent vers nous. Surprise d'un doux effroi, je ne pensai plus qu'à ce brusque mouvement dont je venais d'être témoin, et je m'écriai involontairement : Dieu! il vient!

Dans cet instant une voix terrible s'écria : Arrête! et des dragons nous joignant au grand galop, en un instant notre voiture en fut entourée. La même voix s'écria encore : Au nom de l'empereur, arrête! Un homme, au visage sévère, au regard dur, et qui m'était absolument inconnu, se présenta à la portière, et fixa ses regards sur moi. Ma mère jeta un cri

d'effroi. Où est Menzikoff? me demanda ce cavalier, que j'avais pris pour Fédor. Que me voulez-vous ? lui dit mon père. Vous remettre cet écrit. Et il le lui présenta.

Il le prit d'une main tremblante, et le lut d'un œil inquiet. Sa pâleur, son angoisse, son tremblement toujours croissant nous apprirent le terrible contenu de cet écrit avant qu'il ne nous en eût dit un mot. Pendant quelques instans il appuya sa main sur son front mouillé d'une sueur froide; puis, relevant la tête, il dit: Chère épouse, c'est ici qu'il faut montrer le courage d'une âme vraiment grande; ce papier contient mon accusation et mon jugement. Il le lut : on lui reprochait d'avoir causé la terrible catastrophe dont l'infortuné grand-duc avait été vic-

time ; d'avoir commis des déprédations énormes dans les douanes de l'empire et la ferme des tabacs. En lisant cet article, ses lèvres tremblantes pouvaient à peine articuler les mots. A chacun de ceux qu'il prononçait, mon effroi s'augmentait. Oui, dit-il enfin, j'avoue la vérité de cette accusation. Apprenez-le à l'empereur irrité... mais, ajouta-t-il avec douleur... était-ce à lui de me punir? lui, qui, sans moi... je me soumets... Où devez-vous me couduire ?

— A Bérésow en Sibérie, répondit le cavalier d'un ton qui rendait encore plus dur l'ordre dont il était porteur. Ah!... eût-il employé les expressions et le ton le plus doux, chacun de ses mots n'en aurait pas moins déchiré mon cœur. Il s'éleva

mille cris de douleur autour de nous, car nos parens et nos valets étaient descendus et nous avaient environnés. Mon père fut le seul d'entre nous qui pût se contenir. D'un ton calme il dit à l'officier : Nous sommes près d'Ischora, veuillez nous y faire conduire. Cet homme donna des ordres, nous partîmes, et un gros pelotton de dragons galoppa à nos côtés.

Ma mère était immobile. Je la crus tranquille, parce qu'elle me prit la main, et la pressa en souriant. Comment vous trouvez-vous, chère maman ? lui demandai-je. — Bien, très-bien maintenant, car nous n'avons plus rien à redouter ; notre destinée est remplie.

Nous arrivâmes à Ischora, et nous descendîmes de voiture. Donne-

moi ta main, Marie, me dit ma mère d'un ton qui me parut étrange. Elle marcha plus lentement que de coutume, et avec beaucoup de précaution; cependant je sentais, en la soutenant, qu'elle n'était pas faible, ou du moins assez faible pour être obligée de ralentir sa marche. Nous entrâmes dans une mauvaise hôtellerie. Ma mère s'assit et dit : Nous ne vivrons pas très-agréablement à Bérésow; cependant nous y vivrons; et, si nous nous aimons réciproquement, nous serons encore plus heureux que ne le sont plusieurs millions d'hommes. Elle nous dit ces mots d'un ton si touchant, que je crus entendre la voix d'un ange nous répéter : Vous serez heureux ! Oui, ma mère, lui répondis-je en l'embrassant, oui, nous serons heureux.

L'amour et la douce confiance nous feront un paradis dans ces contrées sauvages ! On haïssait la famille Menzikoff lorsqu'elle était heureuse; il faut que, dans son infortune, elle sache se faire envier et admirer.

Oui, reprit-elle en souriant : le malheur, en effet, est-il plus qu'un songe du matin, fâcheux, mais passager? Obéissons à ton père, et déployons tous le courage d'une âme vraiment grande. Venez sur mon cœur! Nous nous y jetâmes en nous embrassant. Oh! dit mon père profondément ému, est-il donc possible que, de l'infortune, de l'exil, de la perte de tous ses biens puissent naître encore de tels instans? Quel bonheur j'ai méconnu et méprisé ! — L'officier lui-même perdit de sa dureté : à cet aspect, ses yeux se

mouillèrent de larmes, et son front devint moins sévère.

Mais... Ah!... chère Roncalez! le calme de ma mère, qui nous avait procuré une émotion si douce, n'était que le précurseur d'un nouveau chagrin. Par ce calme, cette âme céleste et généreuse cherchait à nous voiler sa dernière infortune.

Toutes nos voitures devaient être reconduites à Pétersbourg; l'officier avait l'ordre de ne nous laisser que ce qui nous était le plus nécessaire. Il nous l'apprit avec tout le ménagement possible. Le plus nécessaire? dit mon père en souriant amèrement; qu'entend-on par là? (Il me prit la main), les pieds de cette enfant n'ont point encore foulé une terre inégale et raboteuse; sa peau fine et douce n'a point encore été

exposée aux injures d'un air âpre et grossier ; sa main n'est point accoutumée à des travaux fatigans : et maintenant ses pieds vont parcourir une route parsemée de cailloux ; ses...

— J'ai l'ordre de vous procurer des kibirks, interrompit l'officier d'un ton doux et consolant.

Mon père poursuivit : les coussins les plus moëlleux l'ont portée, et demain elle s'assiéra sur la bourre. O monsieur ! ne vous jouez point de la misère des infortunés ! Prenez-nous ce que vous devez nous prendre ; la dure nécessité saura nous accoutumer aux privations. Que pouvons-nous garder ? et que devons-nous perdre ?

L'officier me pria de choisir pour nous tous, parce qu'il fallait que,

le même soir, les carrosses reprissent le chemin de Pétersbourg. Pourquoi s'adressa-t-il à moi? étais-je la plus calme, la plus courageuse?

Ses conseils me furent très-utiles. Il me fit réfléchir à la longueur du voyage, me fit observer qu'en route nous manquerions de tout, et, à ma prière, il nous choisit des habits, du linge, des matelas, des médicamens, et des provisions de bouche. Tous nos gens nous quittèrent... le plus grand nombre d'un œil sec, quelques-uns en soupirant... ils retournèrent à Pétersbourg avec les voitures. Cependant un vieux serviteur de ma mère et une de mes filles de chambre déclarèrent hautement qu'ils ne nous abandonneraient jamais. Le vieillard se jeta aux pieds de ma mère; elle lui ten-

dit la main et lui dit : Ami fidèle, dès cet instant tu fais partie de ma famille : ton âge ne te permet pas d'être au nombre de mes enfans, sois mon père! Je pressai avec orgueil contre mon sein la tendre fille qui m'était aussi fidèle; et, dès ce moment, je partageai avec elle tous les soins dont nos parens avaient besoin. Nous disputerons entre nous deux, lui dis-je, à qui montrera plus de zèle, d'amour et d'activité.

Nous entrâmes dans la cuisine; je l'aidai de toutes mes forces, et elle me loua plus d'une fois sur mon adresse et mon intelligence. Ces soins, en me donnant quelque distraction, me rendirent un peu de sérénité. Bérésow, pensai-je, doit être une très-jolie petite ville. Mon père n'est pas tout-à-fait pauvre, et, le fût-il

même... si mon Fédor ne peut me voir, du moins il ne permettra pas que le besoin afflige mes parens. Nous pouvons avec certitude compter sur ses secours... A ces idées vint se joindre celle plus douce encore, que je pourrais travailler pour aider mes parens. Le calme et la résignation de ma mère agissaient encore plus fortement sur mon âme, et y ramenaient la paix... Ah!... cette nouvelle et douce illusion fut détruite aussi cruellement que toutes les autres. O Roncalez! alors seulement je connus un malheur réel dont rien ne pouvait me consoler.

En allant et venant pour préparer un repas très-simple et très-frugal, je crus remarquer quelque chose d'extraordinaire dans la contenance de ma mère; je m'étonnai qu'elle

restât d'abord presque entièrement immobile, puis qu'elle se fît ensuite conduire près de la table. Elle promenait en souriant ses regards autour d'elle, et parlait avec douceur et tranquillité; mais j'observai avec surprise que sa main semblait chercher sa fourchette et son couteau, qu'elle ne regardait pas exactement ceux à qui elle parlait. Dans la plus cruelle inquiétude, je me levai doucement, et j'allai me placer derrière sa chaise. Marie, me dit-elle en portant sa main et ses regards vers l'endroit où j'étais placée auparavant, Marie, donne-moi quelque chose; il me semble que mon appétit augmente.

Ma mère, m'écriai-je avec angoisse, qu'avez-vous? Dieu puissant! je crois que vous avez perdu

la vue! Tous pâlirent en m'écoutant, et je tombai sans force aux pieds de cette femme adorée. Elle répondit : Non, non, je vois très-bien; et elle éleva sa tête et ses mains vers l'endroit d'où elle avait entendu partir ma voix. A ce mouvement tous reconnurent que j'avais dit vrai, et se levèrent en poussant des cris de douleur. Ma mère infortunée perdit alors la force de cacher plus long-temps son cruel accident, et nous dit : Oui, oui, mes pauvres enfans, je suis aveugle... Je me jetai dans ses bras, et je baisai ses yeux. Est-ce toi, Marie? me demanda-t-elle; je ne pus lui répondre, la douleur m'en avait ôté la force. Ah! c'en était trop! trop, chère Sophie! Je perdis connaissance entre les bras de cette chère infortunée. Lorsque je

rouvris les yeux, mon premier regard tomba sur elle, qui était assise à mes côtés et portait un bandeau.

Elle me dit à demi-voix : M'envies-tu donc cette obscurité qui me dérobe la vue de vos douleurs? Marie, je suis plus heureuse que vous tous, je ne connais qu'à peine la moitié des malheurs qui vous accablent... Chère enfant, tu verras bientôt que ma cécité m'épargnera bien des chagrins. Une cabane, par exemple, sera pour moi tout aussi belle qu'un palais; les murs de l'aspect le plus hideux auront à ma pensée les mêmes charmes que s'ils étaient couverts de riches tapis. Vous pouvez maintenant m'abuser par les plus douces illusions. Si vos voix ne m'annoncent pas la tristesse de vos âmes, je vous croirai heureux, et le

bonheur renaîtra pour moi; car je ne verrai plus la pâleur de vos joues, ni les larmes qui mouilleront vos yeux. Si la gaieté anime vos accens, mon imagination me montrera vos visages tels qu'ils étaient dans nos jours de bonheur. N'envie donc point à ta mère l'heureuse consolation que la nature a daigné lui accorder!

Ce qu'elle me disait dans l'espoir de me consoler la calma réellement elle-même, et je m'en servis pour l'abuser. Par mille moyens que ma tendresse me fournit, je lui épargnai une foule d'incommodités et des dégoûts auxquels nous ne pûmes nous soustraire. Nous ne nous plaignîmes plus tous de nos malheurs que par des signes et par des larmes; et, nous jugeant d'après nos discours

seuls, on pouvait facilement nous croire heureux et consolés.

Le lendemain matin, les charrettes qui devaient nous transporter s'arrêtèrent devant la porte de notre hôte. Je dis charrettes, car nos prétendus kibirks n'étaient réellement pas autre chose. Chacune ne contenait qu'une personne et le conducteur; mais je voulus absolument voyager avec ma mère. On me représenta en vain qu'il me serait impossible de supporter la fatigue et l'incommodité que j'éprouverais pendant un aussi long voyage. Je persistai, et je conduisis ma pauvre mère... ô Dieu! jusqu'au carrosse. Dans l'excès de sa tendresse, elle pressa sur ses lèvres cette main qui la conduisait. O Sophie! en ce moment j'élevai mes regards vers

le ciel, et je lui jurai que cette main ne cesserait plus de travailler pour ma mère... J'aime inexprimablement Fédor, mais jamais il ne me déciderait à la quitter. S'il pouvait en concevoir la pensée, il ne m'aurait jamais aimé.

Lorsqu'elle fut placée dans le kibirk, je m'assis à ses pieds. Elle tâta mon siège tout autour; je lui dis que mon père venait d'acheter ce carrosse à deux places. Grâces en soient rendues au ciel ! dit-elle en élevant vers lui ses yeux couverts d'une nuit éternelle.... O Sophie !.... ceci n'est point un murmure.... mais il a dit : Que la lumière soit faite !... et il en a privé les yeux de ma pauvre mère. Lorsque j'entends ta voix, Marie, ajouta-t-elle, je me vois dans un meilleur monde, éclairé

par le soleil de l'innocence, de l'amour et de la vertu.

Vers midi nous traversâmes la bourgade de Sablini, et ses habitans se rassemblèrent, pour contempler à loisir la misère du puissant Menzikoff. Ils jetèrent sur moi des regards insultans et moqueurs. Cet aspect nous affligea tous; ma mère seule traversa cette contrée en souriant, parce que je lui dis que la pitié et l'intérêt se peignaient sur tous les visages.

Alors elle me reparla de Fédor. Ah! je lui fis concevoir des espérances que mon cœur ne nourrissait point, et que démentaient les larmes qui roulaient dans mes yeux. Elle ne les vit pas, la douceur de notre entretien calma ses douleurs et une partie des miennes, et le

soir fort tard nous arrivâmes ici, à Tosna.

Elle dort, chère Sophie! mais son sommeil est agité; sa main brûle; son pouls bat rapidement. Elle croit que je suis dans mon lit, mais je me tiens auprès du sien, et, pour éloigner le sommeil, je t'écris tous les détails de notre misère. Ah! je mouille ce papier de larmes brûlantes....

Notre conducteur, dont le cœur n'est point aussi dur que son premier aspect me l'avait fait craindre, notre conducteur m'a promis de mettre cette lettre à la poste de Novogorod. J'avais quelque désir d'écrire à Fédor deux mots que tu lui aurais fait parvenir. Mais.... il sait mon infortune, et ne me donne aucune de

ses nouvelles.... Mes soupirs ne lui feront point de reproche.

Bonne Sophie ! Antigonne conduisit son père banni et misérable.... Oh!.... si tu me voyais conduire aussi ma respectable mère aveugle dans les chemins affreux qui conduisent en Sibérie.... Fallait-il donc que le cruel destin fît pour moi une affreuse réalité de l'idée fantastique qu'un poète avait conçue!

Adieu. Un courier qui passe par cette ville, et se rend à Pétersbourg, te remettra cette lettre.

Dans une heure nous nous remettons en route, et ce soir nous arriverons à Lubani. Il est déjà grand jour; mais, hélas! des ténèbres profondes couvrent à jamais les yeux de ma mère!

Adieu ! que le ciel te comble de ses bénédictions !

LETTRE XXX.

Fédor à Sapiéha.

Saint-Pétersbourg, le 1er octobre 1727.

SAPIÉHA, ton père m'a dit que tu étais à Varsovie. Je réclame en ce moment ton amitié. Accours à mon aide. Marie, cet ange sous la figure d'une femme, est reléguée dans les déserts affreux de la Sibérie. Je suis hors de moi. Je pars dès ce soir même. Tout est déjà préparé, je n'attends plus que des nouvelles sur le chemin qu'ils ont pris, et sur l'endroit précis où ils sont exilés.

Qu'a donc fait cette innocente princesse? demandai-je à mon père, à cet Ivan qui rit sans cesse; à l'ambitieux Alexis, dès les premiers instans de mon arrivée? Quel crime a-t-elle commis, elle qui marquait chacune de ses journées par de nouveaux bienfaits? De quoi sont coupables ces enfans innocens, que vous rejetez aussi cruellement dans le plus affreux des déserts?

Ils s'étonnèrent tous de ce que moi, un d'Olgoronki, je pouvais dire un seul mot en faveur d'un Menzikoff. Tu es un insensé! me dit mon père. Il disait vrai, ma raison était égarée, mon sang bouillonnait dans mes veines. N'as-tu donc pas remarqué, me dit Ivan, que ces Menzikoff nous barraient partout le chemin? Je pris la main

de ce méprisable flatteur, et, la lui serrant à le faire crier, je fixai mes yeux sur les siens et je lui dis, les dents serrées : As-tu levé cette main contre des brigands, terreur des grands chemins, qui, lâchement cachés derrière des buissons, guettent leur proie, la surprennent, l'attaquent par derrière et la massacrent? Non, tu l'as levée contre une noble famille! Tu t'es servi de ton sourire hypocrite comme d'un poignard, pour assassiner l'homme qui se trouvait sur ton chemin.... Et moi aussi, j'aurais voulu pouvoir renverser l'orgueilleux Menzikoff, parce qu'il asservissait ma patrie, plus qu'il ne la gouvernait. Mais je ne me serais point auparavant courbé jusqu'à ses pieds, je ne me serais point abaissé à le flatter, et je ne

l'aurais pas renversé dans le dessein d'envahir ses trésors et son pouvoir. Monte maintenant à la place dont tu l'as chassé ! Un jour un autre ambitieux, hypocrite comme toi, saura t'en renverser aussi, et personne ne plaindra ton malheur.... Mais, encore une fois, de quoi était coupable l'innocente famille de Menzikoff ?

Eh ! que t'importent les Menzikoff ! s'écria mon père avec humeur.

Ce qu'ils m'importent ! répondis-je en joignant les mains, et d'un ton plus calme ; car l'image de ma bonne et douce Marie planait devant mes yeux ; il était mon ennemi ; il m'avait ravi le bien le plus précieux, ma liberté.... Je me serais vengé de lui en homme ; j'aurais cherché à le renverser, parce que j'aime ma

patrie. Mais, après avoir réussi, j'aurais jeté sur lui des regards de pitié, et je l'aurais laissé mourir en paix.

Ils ne pouvaient sortir de leur étonnement, et ne trouvèrent point d'autre raison d'excuser ce qu'ils appelaient ma folie, qu'en s'arrêtant à la pensée que la trop longue solitude de ma prison avait égaré mon esprit. Le feld-maréchal, que le hasard amena pendant notre entretien, fut le seul de mon avis. En résumé, dit-il, mon neveu n'a pas tort. Vous avez à la vérité gagné le jeu le plus dangereux.... Mais a-t-il perdu ses dangers en passant dans vos mains? Les ennemis de Menzikoff sont maintenant les vôtres; car on ne haïssait en lui que son pouvoir, et son luxe insultant. Pensez-vous

que le nom de d'Olgoronki vous protégera? Je ne blâme point la chute de Menzikoff; car, ainsi que Fédor, j'aime ma patrie.... Mais.... vous connaissez les causes de sa chute: c'est son orgueil, c'est son ambition insatiable. Je crains que vous ne soyez pas plus modestes, plus humains qu'il ne le fut: vous en avez déjà donné la preuve par son bannissement.

—L'empire entier demandait vengeance. Les habitans de la capitale ne se sont-ils pas exprimés à haute voix?

— Votre conscience vous dira mieux que moi si c'est l'orgueilleuse ambition que vous avez punie, ou bien l'homme qui embarrassait votre chemin.

Pendant que le feld-maréchal parlait, je me remis et me calmai. Je gardai le silence, parce que je commençais à craindre qu'ils ne soupçonnassent mon amour pour Marie. On réfléchit ensuite, et l'on se consulta sur les hommes auxquels on confierait les premières places de l'empire; et quels autres il fallait encore éloigner, afin d'assurer la puissance dans notre famille. Ivan proposa aussi de me donner une place; je lui demandai en souriant, s'il croyait mon âme faite sur le modèle de la sienne?

Mon père se fâcha, et pria ensuite le feld-maréchal de chercher à me rappeler à la raison. Le respectable vieillard porta long-temps sur eux tous ses regards pleins d'expression. Je sais, leur dit-il enfin

gravement, je sais maintenant ce que vous voulez. Maintenant vous ne manquerez plus d'occasion de former des entreprises dangereuses.... Craignez de causer aussi la chute de la maison d'Olgoronki! Permettez-moi du moins de mourir en paix. Je vous donne ma parole d'honneur de ne vous troubler en rien dans tout ce que vous voudrez entreprendre, tant que ma conscience et mon devoir me permettront de garder le silence. Je vous demande, en échange de cette promesse, la grâce de ne point troubler mon repos, et celle de ne me communiquer aucuns de vos plans. Je remplirai mes devoirs de feld-maréchal. Cependant, si je suis un obstacle à vos projets, dites un mot, et je me démets de mes emplois.... Fédor, j'es-

time ta noble et vertueuse chaleur.... Adieu !

Ils furent tous atterrés, et m'accablèrent de reproches, en m'accusant d'avoir causé ce qu'ils appelaient l'humeur du maréchal. Que veux-tu donc enfin ? me demanda mon père avec colère.

— Je ne veux rien. En ce moment mon dessein est d'aller joindre Sapiéha à Varsovie.

— Eh bien ! va donc, insensé !

Je me rendis au palais de Menzikoff. Un vieux châtelain qu'on y avait laissé, me croyant un ami de ses anciens maîtres, me raconta ce qui s'était passé. Il ne tarissait point en parlant de la princesse et de sa fille Marie. Je l'écoutai pendant des heures entières avec un plaisir douloureux.

Le médecin, qui les a accompagnés pendant le premier jour de leur voyage, vient d'arriver. J'attends à chaque instant la nouvelle qu'il est rentré chez lui. Il saura sans doute où ils vont. Je ne veux interroger sur ce point personne de ma famille, car ils pourraient concevoir des soupçons.

J'ai parlé au médecin. Il les a accompagnés jusqu'à Isphara. Ils passent par Kasan et Tobolk, et vont à Bérésow, petite ville située sur la Saswa, non loin de l'Ab. Cet homme me peignit, les larmes aux yeux, la patience, la céleste résignation de ces infortunés, et le raffinement de cruauté avec lequel on les a traités. Le calice de leurs mi-

sères n'a été rempli que goutte à goutte.

La terre brûle sous mes pieds ; je pétille d'impatience en attendant mes chevaux ! J'ai fait usage de tes lettres de change, bon Sapiéha ; je suis chargé d'or et d'objets précieux. Tu recevras bientôt de mes nouvelles. Lorsque tu seras à Pétersbourg, tu me répondras à l'adresse de Moïse Popoff. C'est le nom d'un fidèle valet qui m'accompagne, et qui est né à Tobolk.

Tu recevras celle-ci par un courier, porteur d'une passe de l'état. Tu écriras à ton père que je suis descendu chez toi, et que je vais à Paris. Répand ce bruit ; j'ai dit la même chose à tous mes gens.

Je vole en Sibérie, j'y vais porter des secours et des consolations au

cœur le plus noble, à l'innocence la plus indignement outragée. Si mon bonheur t'est cher, Sapiéha, tu partiras aussitôt la réception de cette lettre. Je prendrai ma bien-aimée dans mes bras; nous fuirons une ingrate patrie; nous chercherons un lieu où nous puissions jouir en paix d'une cabane, d'un jardin, et nous serons heureux!

Ton secrétaire nous a procuré des passe-ports pour moi et mon valet. Sous le nom des frères Moïse Popoff; nous allons à Tobolk, etc., faire le commerce de pelleteries.

N'oublie point de faire préparer des chevaux. Prends tel chemin que tu voudras. Ma voiture est prête; le ciel en soit loué! Adieu, Sapiéha. Que l'amitié te conduise bientôt sur

nos pas, pour aider au salut des deux plus tendres amans !

LETTRE XXXI.

Marie à Fédor.

Twer, le 12 octobre 1727.

NON, Fédor, mon âme torturée ne peut plus supporter cet amas de souffrances ! De quelque côté que je porte mes regards, je ne vois que douleurs, misères, et je n'aperçois nul espoir de salut. D'une main tremblante je prends la plume, pour te demander.... non des secours, tu ne peux m'en donner.... mais des motifs de consolation. O Fédor ! tu vois ta Marie rouler lentement jus-

qu'au fond de l'abîme, et tu n'accours point la sauver ! tu ne lui adresses pas même un adieu, pas un soupir de compassion !

En ce moment où je t'écris, l'excès de mon chagrin m'arrache un torrent de larmes, de larmes amères et brûlantes ! En ce moment, seulement, je sens à quel cruel abandon je suis en proie ! J'ai perdu toutes espérances ! toutes ! Mon courage, dont j'étais si fière, est aussi perdu sans retour. Je suis devenue si pauvre, que, pour un instant de plaisir, je donnerais mon existence entière !.... Nos ennemis nous ont bannis ; ils ont réduit à la mendicité la famille la plus riche de toutes les Russies ; ils l'ont traînée dans la poussière.... Ce n'était point encore assez de tant d'infortune, ils y joi-

gnent aussi la dérision et le mépris; leurs ris insultans et moqueurs nous poursuivent d'asile en asile. Ils veulent nous tuer; mais ils veulent aussi nous faire éprouver auparavant tous les raffinemens de leur cruauté.

Fédor, je les méprise. Mon innocence et ma fierté n'auraient point, il est vrai, désarmé leur cruauté, mais elles auraient émoussé les pointes aiguës des malheurs qu'ils versaient en profusion sur ma tête. Si le destin.... Fédor! m'as-tu donc oubliée! es-tu donc infidèle? Si ma crainte est fondée, que jamais aucune bouche ne prononce mon nom devant toi; que jamais ton oreille ne soit frappée du récit de notre misère; que ces feuilles, sur lesquelles s'est épanché un cœur déchiré, que

ces tristes feuilles ne parviennent jamais entre tes mains!

Lorsque nous partîmes de Pétersbourg, au milieu de la foule inhumaine et grossière qui accompagnait notre marche lugubre, mon œil ne cherchait point un regard de compassion, il ne cherchait que toi, Fédor. Sur la plaine immense que nous parcourûmes ensuite, il te cherchait encore; et depuis un mois il ne cesse de te chercher en vain! Ta Marie était si intimement convaincue que tu viendrais, qu'elle a cru te reconnaître de loin dans un messager qui venait lui annoncer de nouvelles cruautés. Des hommes méchans et pervers nous ont entièrement dépouillés, nous ont jetés sur de misérables charrettes; et tu n'es point venu! Lorsque tous nos valets

nous quittèrent, mon père dit en souriant amèrement : Bientôt nous serons entièrement abandonnés ! Je regardai sans regret ces hommes s'éloigner, et mon cœur me répéta : Fédor ne t'abandonnera pas !

Je n'étais point encore au terme de nos malheurs ! Un nouveau, un plus terrible est venu nous accabler encore : ma mère est aveugle ! Même lorsque je m'arrêtais à la pensée que tu viendrais, que, te jetant dans mes bras, tu t'écrierais ! Marie ! voilà ton Fédor.... Ce bonheur aussi était empoisonné.... car.... ma mère ne pourra plus te voir !.... Cependant mon œil t'a cherché partout. Lorsque mes yeux, obscurcis par des larmes, t'avaient long-temps et vainement cherché, j'enviais à ma mère l'obscurité dans laquelle

les siens sont plongés. Que pouvais-je encore souhaiter de voir dans la création, tu ne paraissais pas !

Même lorsque nos ennemis nous envoyèrent de nouveaux messagers de leurs cruautés, et, ne nous trouvant point assez malheureux, nous firent dépouiller de nos habits, afin que la grossièreté du drap, dont ils ordonnèrent que nous fussions revêtus, nous rappela sans cesse notre misère.... Même à ce raffinement de petitesse et de barbarie, la seule pensée qui m'occupa, fut : et Fédor ne vient pas !

O te reverrai-je encore, avant que le chagrin ait dévoré ma vie ! assise près de ma mère, je contemple ses yeux fermés à la lumière. Elle veut m'abuser en s'efforçant de sourire; mais les larmes

qui roulent sur ses joues, me disent combien elle est malheureuse. Je reste assise ainsi tout le jour; je vois sur son visage pâlir à chaque instant davantage; j'entends sa respiration devenir de plus en plus pénible; je sens son pouls battre de plus en plus lentement. Ah! ces signes terribles ne m'apprennent que trop que le chagrin va trancher ses jours précieux. Même si mes sens ne me l'apprenaient point, je le reconnaîtrais à ses discours. Elle me parle comme une mère mourante, qui craint de laisser sa fille bien-aimée en proie à l'infortune.

Et les nuits!... oh! combien elles sont longues ces nuits que je passe auprès du lit de ma mère, veillant, pleurant, soupirant.... Une seule de ces nuits suffirait pour appaiser le

ciel et obtenir le pardon d'un cœur criminel.... et moi.... Fédor !... moi... j'en compte déjà trente !.... Ah ! pendant ces nuits si terribles et si douloureuses, je ne serais point sans consolation, si.... Fédor ! peux-tu m'abandonner aussi entièrement !

J'ai demandé ce matin à notre conducteur quand nous arriverions sur les bords de la Twersa ; et je me suis fait faire par lui la description entière de toute la contrée. Nous arrivâmes enfin près de cette forêt de bouleau dont tu m'as parlé dans une de tes lettres, lorsque tu étais à Twer avec Sapiéha. J'avais dit au conducteur que je voulais descendre à un endroit que je lui indiquais. . . le même où tu as quitté ton traîneau. Fédor, à cette place je me prosternai ; je priai et j'élevai mes

mains vers le ciel.... Oh! je ne pouvais m'éloigner de ces bouleaux, ils avaient entendu tes soupirs et tes vœux! Dans mon délire, je suppliai le ciel de daigner m'apprendre par un signe qu'il m'avait entendue... par un signe, quel qu'il fût, un coup de tonnerre, une voix secrète, un frémissement à la cîme des arbres... Ce fut en vain!... en vain! toute la nature resta muette pour moi! O Fédor! jamais encore je ne m'étais sentie aussi totalement abandonnée! Je couvris mes yeux de mes deux mains, et, toute au désespoir, je hâtai mes pas. Par un signe le ciel t'avait donné une douce illusion... et à moi... rien! Lorsque je fus sur le sommet de la montagne dont tu as sans doute gardé le souvenir, je vis à ses pieds

la Twersa qui venait y briser ses flots. Des eaux écumantes remplaçaient les glaces que tu avais aperçues dans cet endroit. Je descendis rapidement sur les bords du fleuve, et je mesurai de l'œil un gouffre que formait une chute d'eau très-élevée. O Fédor! j'aurais béni la main qui m'y aurait précipitée!

Je ne sais ce qui m'a éloignée de ce rivage dangereux... Je revins à mon kibirk, et je m'assis aux pieds de ma mère. Où as-tu été, mon enfant? me demanda-t-elle d'une voix douce. Versant des larmes abondantes, j'appuyai ma tête sur ses genoux, puis en sanglottant je lui avouai ce que j'avait fait dans la forêt, et que j'avais enfin perdu toute espérance. Elle s'écria d'un ton... ah! je ne puis te le décrire!..

Dieu puissant ! si ma chère Marie ne peut être heureuse, accorde-lui du moins la force de supporter ses maux ! A peine eut-elle dit ces paroles, comme par merveille, un nouveau courage rentra tout-à-coup dans mon âme. J'embrassai les genoux de cette tendre mère, et je me promis à moi-même de ne plus lui laisser entendre une seule de mes plaintes.

Depuis ce moment je maîtrise ma douleur et je souris à l'avenir. Si dans quelque coin de cette solitude affreuse tu rencontres un jour le tombeau de ta pauvre Marie, honore d'une larme silencieuse la jeune infortunée qui a eu le courage de sourire à la mort.

Je puis te dire en peu de mots ce qu'il me reste à t'apprendre. Ma

mère est mourante. Notre misère, et non pas le sentiment de la sienne, a brisé son cœur. A Torschok elle était déjà si faible, que nous fûmes obligés de la porter dans son kibirk. Ici, à Twer, elle succomba entièrement; il était impossible qu'elle continuât de voyager. Je me jetai aux pieds de notre conducteur, et je le suppliai de permettre qu'elle mourût en repos. Grâces en soient rendues au ciel, mes larmes ont encore eu la force d'émouvoir un cœur. Nous restons ici jusqu'à... ô Dieu! Dieu! jusqu'à ce que ma mère ait rendu le dernier soupir... puis nous resterons ailleurs jusqu'à... jusqu'à l'instant de mon trépas. Je sens que les sources de ma vie se tarissent. Oh! ma mère sourit sur son lit de mort; car elle

sait qu'une main aimante fermera ses yeux... et moi?... qui fermera les miens?... Fédor, non... il n'est pas possible que tu sois infidèle!... Tes cruels parens te retiennent. Tu souffres peut-être tout autant que ta pauvre Marie.

LETTRE XXXII.

Marie à Sophie Roncalez.

Twer, le 13 octobre 1727.

BONNE Sophie, je ne cesserai point de t'écrire tant que la pitié de notre conducteur me laissera l'espoir que mes lettres pourront te parvenir. Tu trouveras ci-joint une

lettre pour Fédor; elle contient mes adieux, si je ne dois plus le revoir. Je confie ces feuilles à ton amitié. Sans aucun doute, tu iras un jour à Pétersbourg; remets-les toi-même entre ses mains. Cependant, s'il m'a oubliée, ne les lui donnne pas. Dis-lui seulement que je n'ai point été malheureuse... O Sophie! je lutte avec mon propre cœur, et je ne sais pas moi-même ce que je désire. Remets-lui ces feuilles ou garde-les; fais enfin pour moi ce que ton amitié jugera être bien et juste.

Lorsqu'il fut en prison.... oh! j'aurais eu bien du plaisir à partager sa solitude! S'il était devenu malheureux, nul pouvoir ne m'aurait empêché de mourir avec lui!.. Si lui aussi a pu me tromper, alors...

alors... ah !... sans l'amour que serait l'existence?... Oui, bonne Sophie, si je suis aussi fortement attachée à ma pauvre mère, c'est qu'elle m'a tendrement aimée, qu'elle m'aime encore autant, et qu'elle m'aimera de même jusqu'à son dernier soupir. Si l'amour maternel est le seul désintéressé sur la terre, le seul qui dure jusqu'au tombeau, ne dois-je pas estimer, par dessus tout, le cœur fidèle de la plus tendre mère? Ah! Roncalez, je ne l'ai point aimée comme elle m'a aimée! Je l'aimai davantage, lui! J'ai voulu la quitter pour lui! Ah!... elle me disait encore ce matin en soupirant : Je bénirais mon sort, si, lorsque tu le désirais, tu avais fui avec Fédor!... Elle ne pense point à elle : quelle force d'âme!

quelle abnégation ! l'amour maternel seul en est capable.

Non, chère maman, lui repondis-je; au prix du plus grand bonheur dont puisse jouir un mortel, je ne voudrais point être éloignée de vous dans cet instant ! Vous mourrez plus doucement, plus heureusement dans les bras d'une fille tendre et reconnaissante. Vous procurer cette consolation est la seule qui puisse adoucir un instant ma douleur de vous perdre.

Je lui exprimais ma pensée toute entière, bonne Roncalez. Non, pour aucun prix, je ne voudrais pas être loin d'elle en ce moment. Je veux apprendre d'elle à mourir. . . . à mourir ! et tant de liens m'attachent encore à la vie... des vétilles même... des riens... Oh ! la plus légère baga-

telle afflige doublement les malheureux.

Non loin de Lubani nous fûmes atteints par un courier qui apportait des ordres à notre conducteur. Il se trouvait en ce moment devant notre kibirk. En lisant ces ordres, il pâlit et jeta sur nous des regards de pitié. Je lui montrai ma mère aveugle, et je lui fis le signe de ne rien dire. Lorsque nous arrêtâmes, il m'apprit que cet ordre lui enjoignait de nous faire quitter nos habits, et de nous faire revêtir des robes du drap le plus grossier, telles qu'en portent les criminels de la dernière classe du peuple. Je souris avec mépris et fierté à cette nouvelle preuve de la basse cruauté de nos ennemis. Cela me parut si petit, que j'en repris un peu de ma sérénité. Par mé-

nagement pour ma mère, je le priai de ne lui point communiquer cet ordre, et de n'en faire part qu'aux autres. Il me le promit, et même, pour le leur faire connaître, il attendit notre arrivée à l'endroit où nous devions coucher, et où l'échange de ces habits devait aussi se faire. Cet ordre fit sur tous les autres le même effet qu'il avait produit sur moi, ma sœur exceptée.

Le soir, le plus doucement que nous pûmes, afin que ma mère ne nous entendît pas, nous changeâmes nos habits contre ceux que le courier avait apportés. En nous voyant ainsi vêtus, l'officier lui-même ne put retenir ses larmes. Je fus la première prête, et je riais de la petitesse, de la bassesse de nos ennemis. Cependant, lorsque je vis mon

père couvert de son nouvel habit, puis ma tante et ma sœur qui cachaient de honte leurs visages dans leurs mains, un poids énorme vint tout-à-coup oppresser ma poitrine, et mes larmes coulèrent. Je me jetai dans les bras de mon père. Il appuya sa main sur mon épaule, comme pour tâter mon habit, et dit à demi-voix, avec l'accent du plus profond chagrin : L'impératrice de Russie!... Ah! ces seuls mots peignaient en traits effrayans l'immense différence de notre situation précédente à notre misère actuelle.

Ma mère nous demanda la cause de nos nouveaux ch grins, dont elle s'était aperçue, malgré toutes nos précautions. Je lui fis une réponse insignifiante, elle s'en contenta. Quelques momens après, ma tante

fit une question à l'officier; en lui repondant, il s'inclina plus respectueusement encore qu'il ne le faisait auparavant. Cette preuve de la bonté de son cœur me le rendit cher. Je suis bien affligée de ne pouvoir récompenser son humanité que par des paroles.

Le jour suivant, avant que ma mère se levât, je lui dis que l'âpreté de l'air rendait d'autres habits indispensablement nécessaires. Elle sourit; j'ajoutai: Je me suis procuré pour vous un vêtement tel qu'on peut en avoir dans ces lieux presque inhabités; mais, s'il est grossier, du moins il vous protégera contre le froid. En l'habillant je me réjouissais de ce qu'elle ne soupçonnait rien. Les autres vinrent lui souhaiter le bonjour. Ils l'embrassèrent

tous l'un après l'autre, mon père aussi ; tout-à-coup elle conçut un soupçon ; elle promena un instant ses mains sur lui et s'écria en sanglottant : Oh !... jusqu'à cette indignité ! Tu peux te faire une idée de ce que nous éprouvâmes en ce moment.

Depuis cet instant, un soupir échappe à ma pauvre mère chaque fois qu'elle pose sa main sur mon habit. Ah ! chère Roncalez !

Il est ici, Sophie ! mon bon, mon bien aimé Fédor est ici ! Il m'aime avec plus de fidélité que jamais.

Comment m'expliquerai-je pour que tu puisses me comprendre, ou

pour que tu ne te méprennes pas sur le sens de mes expressions ? Je ne me comprends pas moi-même. Non... je ne veux pas analyser... je ne veux que sentir qu'il est ici... Analyser !... cependant je le dois.... il faut que je songe à ce qu'il m'a fait éprouver, que je recherche pourquoi il est tant... tant pour moi ! Comment te peindre tout cela ?... il a guéri mon cœur et mon esprit, quoique mon existence soit encore malheureuse, et mon cœur gonflé de chagrins. Tiens, avant son arrivée, ma vie et celle des autres n'avaient plus aucun prix à mes yeux, mes regards n'étaient plus fixés que vers la tombe, mon unique recours; maintenant je porte avec espoir mes yeux dans l'avenir, et je contemple avec une douce tristesse les malheurs

dont ma famille est accablée. Par le premier son de sa voix, Fédor m'a rendue au bonheur; cependant je ne suis ni contente, ni gaie, car je sais qu'il n'est plus d'espérance pour moi dans cette vie. J'ai pris sa main comme une mourante ou comme une fiancée mourante qui réunit le peu de forces qui lui reste pour parler encore à son bien-aimé, lui sourire et le bénir.

Ne le voyant point venir, Roncalez, croyant enfin qu'il avait oublié une infortunée, intimement convaincue que, lui, que j'aimais si fidèlement jusqu'au trépas, pour qui j'aurais perdu la vie avec plaisir, il ne voulait point partager ma misère et mon infortune, tout s'était changé à mes yeux en un horrible chaos; la vie m'était un fardeau

insupportable; je ne me connaissais plus moi-même, et je doutais de mon propre cœur. Il m'abandonnait, lui, sur qui j'avais fondé le bonheur de mon existence, et j'étais perdue; il est revenu, mon âme est guérie.

Hier, voulant soulager par mes larmes mon cœur trop oppressé, je parcourais lentement, sur les bords du Volga, le chemin par le quel nous sommes venus ici. Une voiture s'approcha; j'y faisais à peine attention. Arrête! arrête! s'écria tout-à-coup une voix qui m'était bien connue. Je levai les yeux, et je m'arrêtai. Un homme s'élança hors de cette voiture. Je reconnus mon Fédor, et nous courûmes dans les bras l'un de l'autre.

Ma chère Marie! s'écria-t-il avec

force, et je m'appuyai sur son cœur. Dans ce moment une douce paix pénétra dans mon âme. J'aurais voulu mourir en cet instant! Oui, Roncalez, mourir! Je vis maintenant avec lui, mais seulement pour mourir, pour mourir avec lui.

Je viens, me dit-il, en me pressant plus fortement encore; je viens pour te sauver.

Ah! tu m'as sauvée! lui répondis-je avec une âme entièrement neuve, avec une nouvelle vie qui se répandait à torrent dans tout mon être.

Vîte, Moïse, s'écria-t-il, apporte les habits d'homme! Hâte-toi, chère Marie. Il jeta en ce moment sur mes habits un regard de fureur qui

s'adressait sans aucun doute à ses cruels parens.

Tu veux m'engager à fuir? lui demandais-je en souriant. Oh! toujours ici l'on en trouve l'occasion. Mais.... ne veux-tu pas voir d'abord ma pauvre mère mourante?

Ta mère mourante! demanda-t-il avec effroi. Lorsqu'il se fut un peu remis, il me demanda encore : Marie, m'aimes-tu toujours? Ma réponse fut de me jeter dans ses bras. — Eh bien! fuyons sans retard! mon Moïse connaît les chemins.

Je lui répondis avec un sourire douloureux : En ce moment il faut que j'aille auprès du lit de mort de ma mère bien aimée. Conserverais-tu pour moi quelqu'estime, si j'abandonnais cette infortunée à ses derniers momens?

Il m'embrassa, et me dit avec inquiétude : Je crains seulement, chère Marie....

Depuis une minute, je ne crains plus rien, Fédor, car je te tiens dans mes bras! viens. Je le conduisis lentement vers la cabanne que l'on nous avait donnée sur les bords du fleuve, et je lui racontai en peu de mots tous les évènemens de notre voyage. Sa voiture alla l'attendre dans une hôtellerie.

Je savais que ma femme de chambre était seule auprès de ma mère, car mon père et mes autres parens étaient à la ville chez le gouverneur. En entrant dans la cabanne, je fis signe à ma compagne de se taire. Ma mère, qui m'entendit venir, étendit ses deux mains vers moi. Je m'assis à ses côtés, et

je fis signe à Fédor de se tenir aux pieds de son lit. Marie, me dit-elle, ma mort approche à chaque instant. Je ne forme plus qu'un souhait, chère enfant. Ton père soutient son malheur avec un grand courage, mais je crains que ce ne soit le courage du désespoir. Le poids de son chagrin finira par l'accabler, et abréger ses jours. Marie! ne l'abandonne pas! au moment de son trépas il aura besoin de toi, car tu es la plus courageuse de nous tous. Promets à ta mère expirante que tu n'abandonneras jamais ton père infortuné! Elle me tendit la main, dans la quelle je devais mettre la mienne en lui faisant cette promesse. Je n'étais pas incertaine de ce que je devais faire, mais c'était à Fédor à prononcer; je fixai mes regards

sur lui. — Tu hésites, Marie. N'oublie point que je te prie pour ton père, et sois convaincue qu'au moment de la mort l'homme contemple la vie avec de tout autres yeux. — Que dois-je faire? demandais-je enfin, en regardant Fédor. — Me promettre que tu.... Elle n'eut pas le temps d'achever, Fédor prit ma main, et la mit dans celle de cette mère adorée.

Je ne pus me contenir plus longtemps, je baisai la main de ma mère, je la mouillai des larmes que m'arrachaient à la fois le plaisir et la douleur, et je m'écriai : Mon Fédor est ici, chère maman! Où? demanda-t-elle vivement, et elle essaya de se soulever...... Oh! appelle-le! amène-le-moi! Fédor mit un genoux en terre, près du lit, et

lui dit : Ma mère, je suis ici! jamais Marie n'abandonnera son père!...... Lorsqu'elle entendit sa voix, elle étendit ses bras vers lui; elle l'embrassa, et dit avec enthousiasme : Fédor! toi ici! Oh! Dieu a daigné combler le vœu le plus ardent de mon âme; Marie, maintenant tu n'es plus délaissée : que Dieu vous bénisse, mes enfans!

Je m'agenouillai aussi, et ses mains cherchèrent nos têtes pour nous bénir. En ce moment, mon père ouvrit la porte et demeura immobile sur le seuil; il n'avait pas reconnu Fédor. Que Dieu vous bénisse, mes enfans! reprit encore ma mère : Marie, n'abandonne point ton père! Fédor, n'abandonne jamais ma fille!

Que veux dire ceci? demanda

mon père avec humeur : un d'Olgoronki aurait-il l'audace de venir jusqu'en ces lieux insulter au malheur d'une famille infortunée ?

Fédor se leva ; avec une dignité douce et tranquille, il avança deux pas vers mon père, et lui dit, du ton le plus calme : Homme digne d'un sort plus heureux, oubliez que vous avez devant vous un prince d'Olgoronki ; depuis longtemps je ne me souviens plus que le prince Menzikoff m'a privé de ma liberté.

Mon père baissa les yeux, et parut incertain de ce qu'il devait dire. Que cherchez-vous ici ? demanda-t-il enfin.

Je souhaite devenir votre fils, reprit Fédor d'un ton plus doux encore ; je désire partager votre

bannissement et vos malheurs. Je suis venu dans le dessein d'arracher Marie à la misère... Tout est changé.... Dès ce moment je vous appartiens, et je ne vous abandonnerai jamais.

— Quoi! dit mon père troublé.... Jeune homme, tu vois à mes habits jusqu'à quel point ta famille a su m'abaisser. Je suis exilé à Bérésow. Que veux-tu? parle : un d'Olgoronki peut-il désirer la main d'une Menzikoff? O Dieu! si c'était un moyen de réconcilier nos maisons!...

— Autrefois c'en eût été un peut-être, dit ma mère... Mais... n'est-il pas vrai, Fédor? on ignore que tu es ici?

Fédor nous apprit alors que ses

parens le croyaient en France, et que le comte Sapiéha savait seul son secret.

L'étonnement de mon père croissait de plus en plus. Il ne concevait pas comment un d'Olgoronki, pour qui maintenant le chemin de la fortune et des honneurs était ouvert, pouvait se bannir volontairement dans le fond de la Sibérie. Après avoir long-temps réfléchi et flotté dans le doute, il dit enfin : Cette boutade de jeunesse, cette sorte de fanatisme va nous rendre encore plus malheureux. Dans le premier instant d'effervescence, il peut vous paraître doux de partager l'exil de votre amante; mais, dans peu de semaines, le repentir suivra cette démarche inconsidérée. Pour cette cause, vos cruels parens

augmenteront encore, s'il est possible, les malheurs de ma famille. Eloignez-vous; une fois je vous ai fait injustice : cette pensée seule vous protège contre ma colère.

Je vous suivrai, mon père, reprit Fédor avec calme. Aucun pouvoir ne m'arrachera d'auprès de vous.... Rassurez-vous cependant : vous n'avez rien à craindre de ma présence au sein de votre famille. Voyez mes passe-ports. Je suis un marchand nommé Popoff. Personne en Sibérie ne peut me connaître, pas même le gouverneur, eût-il même vécu à Pétersbourg; car j'ai presque toujours été en Italie, et la plus grande partie du peu de temps que je suis resté en Russie, je l'ai passé à l'armée, en Perse. J'ai pour le gouverneur de Tobolsk

des lettres de recommandation de mon oncle le feld-maréchal, et du vieux comte Sapiéha. Vous voyez que ma société peut vous être utile, et jamais vous nuire. Deux d'Olgoronki sont les artisans de votre infortune; un troisième veut être l'appui de votre famille dans son malheur!

Mon père se rendit enfin à nos prières, sans croire cependant à la générosité de Fédor; car, lorsque plus tard je me trouvai seule avec lui, il me dit : Sans aucun doute, ce jeune homme ne tardera pas à nous quitter. Personne de notre famille ne connaissait Fédor; nous convînmes de taire à tout le monde son vrai nom, et de ne lui donner que celui de Popoff.

L'arrivée de Fédor sembla nous

avoir donné à tous une nouvelle vie. Dès le même soir il nous procura des médicamens, quelques commodités et des provisions de bouche meilleures que celles qu'on nous donnait. Ses lettres de recommandation le font jouir d'une considération qu'augmente encore son air mystérieux ; on le croit chargé de commissions secrètes, et on lui témoigne beaucoup d'égards.

Nous dîmes à mon oncle et au reste de notre famille, que le marchand Moïse Popoff avait eu autrefois de très-grandes obligations à mon père, que telle était la source de ses bienfaits, que s'il voyageait avec nous, c'était pour augmenter sa propre sécurité. Mon père ne sait point encore ce qu'il doit penser de Fédor. Il me disait ce matin en

secouant la tête : Si ce jeune homme continue.... je serai forcé de convenir que son âme est noble et grande.

O Roncalez !.... c'en est fait !... ma mère est morte : le chagrin l'a tuée.... le chagrin que lui causaient seules l'infortune de mon père et la nôtre. Je ne puis pleurer.... Ainsi que les siens, mes yeux sont immobiles et secs.... Quelques instans avant sa mort, elle se souleva inopinément, en s'écriant : Dieu ! je revois la lumière ! Fédor ! mon époux ! mes enfans ! Ivres de joie nous courons vers elle.... Ah !.... déjà sa tête était retombée sur les coussins ; en expirant, le sourire était encore sur ses lèvres.... Elle dit à mots faibles et entrecoupés : Dieu soit loué ! je vous

ai vus tous encore une fois.... Fédor!.... Elle s'éteignit à jamais!...

Le nom de mon bien-aimé fut le le dernier mot qu'elle prononça. Il faut que je termine, cette lettre va partir.

LETTRE XXXIII.

Fédor à Sapieha.

Twer, le 28 octobre 1727.

Adieu pour jamais, Sapiéha. J'ai atteint le grand et unique but de mon existence : l'adorable Marie, le cœur le plus noble et le plus sensible, l'âme la plus grande et la plus pure, est à moi ! Ici, entouré de ce que vous nommez l'infortune

et la misère, j'ai appris à connaître combien l'homme est grand, et quels trésors la nature a déposés dans son sein. L'homme que vous pensez devoir être profondément humilié, est plusfier et plus grand qu'il ne le fut jamais. Dans leurs vêtemens grossiers, ils me semblent tous être des princes, car ils se sont élevés au-dessus de leur infortune, particulièrement ma tendre Marie, qui fait partager à tous le courage de sa grande âme, la sérénité de son cœur innocent.

Ne m'envoie point de chevaux, Sapiéha. Marie a promis à sa mère expirante de ne jamais abandonner son père, et je vais avec elle à Bérésow. Rappelle-toi combien souvent, dans les douces rêveries de nos jeunes cœurs, nous avons

trouvé la vie active et indépendante des Américains du nord plus heureuse que l'ennuyeux repos, et le brillant esclavage auquel notre naissance nous a condamnés. Ressouviens-toi combien souvent nous parcourions de la pensée ces forêts couvertes de neige, séjour des hommes les plus libres. Rappelle-toi qu'alors nous étions convaincus que, pour devenir des hommes, nous ne pouvions faire de trop grands sacrifices.... fût-ce même celui de l'amour! et maintenant la tendresse la plus vive et la plus pure me conduit dans les forêts du nord. Je puis devenir un homme, sans être contraint de renoncer au plus beau, au plus doux sentiment de la nature, à l'amour.

Sa mère est morte. Oh! si j'étais

arrivé plutôt, ma voix, mon amour lui auraient conservé la vie! Elle est morte, parce que je n'étais point là, pour protéger sa chère Marie et ses autres enfans.

Crois-moi, si même je n'aimai point Marie, la pensée que je suis tout pour cette famille, que seul je puis la protéger contre le plus affreux destin, et adoucir leur misère, cette pensée suffirait pour m'attacher à eux à jamais. Interroge ton cœur, Sapiéha! quel a été ton vœux le plus ardent dans ses momens les plus beaux et les plus heureux? Indépendant des hommes et du malheur, pouvoir combattre pour des hommes contre la puissance et l'infortune, vaincre, rendre heureux ses protégés, et partager ce bonheur avec un cœur fidèle, tels furent tes

vœux et les miens. N'est-ce point en effet tracer en deux mots le plan d'une existence vertueuse et fortunée? Quel égoïsme étranger, quelle astuce, quelle fourberie ne faut-il pas pour engager un jeune cœur à adopter un autre plan de vie! J'ai atteint le but de la plus noble existence, et un cœur fidèle, rempli de l'amour le plus tendre, m'a donné la couronne de la victoire.

Ne me parle point de fanatisme, d'idées romanesques! Sans un fanatisme, quel qu'il soit, se ferait-il jamais aucune action vraiment grande?.... Au surplus tu peux rire de moi, je ne changerai point pour cela. Marie n'a voulu quitter ni son père ni sa mère expirante. Eh bien! je l'aime, et involontairement je la suis où elle veut me conduire....

comme un enfant qui n'a pas la force de se dégager de la main qui l'attire, ou, si tu l'aimes mieux, je resterai près d'elle tant que ses paroles flatteuses, ses baisers si doux, l'enlacement de ses jolis bras sauront me retenir. Je dirai plus : je ne fais que ce que font tous les hommes ; je cours après le bonheur, même en bravant le danger d'être aussi relégué en Sibérie. Trouves-tu cela si extraordinaire? je ne le vois pas tel! Pendant de longues années Menzikoff a-t-il fait autre chose ? mes parens, les d'Olgoronki ne le font-ils pas eux-mêmes en ce moment?

Tu sais que je suis en France, si tu n'y vas pas toi-même ; car, dans ce cas, je serais en Espagne, ou partout ailleurs. J'ai la manie des voyages, je parcours les montagnes,

les déserts, je traverse les mers, je ne reste jamais en place. Si l'on me demande d'un côté, je serai de l'autre. De temps en temps je t'écrirai de toutes les parties de l'est et du midi de l'Europe. Si tu ne sais plus que dire, avance hardiment que je suis mort. Alors on m'accordera sans doute la liberté de vivre en paix dans le voisinage du Pol! Ne crains point de te voir taxer d'imposture; car, quel que soit mon destin, un d'Olgoronki ne pourra jamais ouvertement recevoir la main d'une Menzikoff. Pour que je sois heureux, il faut donc qu'on me croie mort; et.... si le trépas l'arrachait de mes bras.... son dernier soupir serait le précurseur du mien..... Non.... je ne lui survivrai pas! Tu ne saurais concevoir combien son infortune, sa

touchante confiance, sa résolution de descendre avec moi dans la tombe plutôt que de monter seule sur un trône, combien toutes ces causes ont uni indissolublement mon âme à la sienne, ma vie à son existence. Si elle était sur un trône je pourrais cesser de l'aimer; mais Sapiéha, je l'ai vue, revêtue des habits grossiers d'une esclave, et dormir sur la paille! Le destin ne lui a rien laissé dans le monde que la vie et mon cœur. Aurais-je la cruauté de lui ravir ces uniques biens?

N'oublie point que je me nomme Moïse Popoff. Je te demanderai de l'argent lorsque j'en aurai besoin. En ce moment il ne me faut que des lettres de recommandations pour tous les commandans civils et militaires.... mais des recommandations

d'un grand poids, et ton père peut facilement t'en procurer. Elles me sont indispensablement nécessaires; sans elles, Marie, sa famille et moi-même, nous succomberions tous sous le poids des maux qui nous attendent.

Adieu, Sapiéha! renferme dans ton sein le secret de ton ami; car, j'en jure sur mon Dieu! on ne m'arracherait pas vivant d'entre les bras de Marie. Demain nous partons de très-grand matin. Adieu.

LETTRE XXXIV.

Marie à Sophie Roncalez.

Katarinenburg, le 7 novembre 1727.

JE suis en Asie, chère Roncalez! une des quatre parties du monde se trouve donc maintenant entre nous: cependant cet espace immense ne peut pas séparer nos cœurs. La pensée de n'être plus avec toi dans la même partie du globle, a quelque chose de pénible.... Ah!.... s'il n'y avait entre nous qu'une seule heure de chemin, en serions - nous moins éloignées l'une de l'autre? puisqu'il nous est interdit de nous réunir!

Quoique séparées par une dis-

tance effrayante, la voûte du ciel nous couvre également; le soleil, qui chaque matin s'avance vers moi, éclaire aussi sur les bords du Volga le tombeau de ma mère, et dans les plaines de la Russie la demeure de ma Roncalez, qui prie pour sa pauvre Marie.... Cette pensée est consolante; elle rasserénit un instant mon âme, lorsqu'elle se présente à mon esprit. Il serait terrible le pouvoir d'un homme qui aurait la faculté d'exiler son ennemi sous un autre ciel, sous un autre soleil : les d'Olgoronki ne l'ont pas pu? l'air qui nous environne te porte mes soupirs, et me rapporte tes prières en échange.

Nous sommes assez calmes, chère Sophie, nous sommes même presque gais. Si je pouvais me figurer

que je voyage volontairement avec Fédor, dans le dessein d'étudier et de connaître des nations étrangères, je me trouverais très-heureuse.

Les dépouilles mortelles de ma mère ont été déposées sur les bords du Volga; une grosse pierre, dont Fédor a fait couvrir sa tombe, est le seul monument consacré à sa mémoire. Aucun nom n'est écrit sur cette pierre; mais les larmes abondantes d'une fille reconnaissante l'ont sanctifiée. Fédor fut presque obligé d'employer la violence pour m'arracher de ce tombeau qu'ombrage les branches d'un bouleau très-élevé. Ah! Roncalez.... je sens que je ne le reverrai jamais!

Depuis que Fédor est avec nous, notre voyage se fait plus rapidement; ses passe-ports et ses lettres de

recommandation font que tout le monde, et même notre conducteur, le prennent pour un homme dont la connaissance peut être très-utile. Par lui nous trouvons en tous lieux autant de douceurs et de commodité que son argent et son active intelligence peuvent nous en procurer.

Mon père supporte maintenant son malheur en homme, en homme de courage. Semblable à un feu épuratoire, l'infortune a effacé de son cœur les taches qu'y avaient fait naître la vanité, l'orgueil et l'ambition. Si tu voyais combien il a maintenant de douceur et de bonté, à peine si tu le reconnaîtrais. Il me touche à un point que je ne saurai te décrire, quand il répète : J'ai mérité mon sort! puis il nous embrasse étroitement, et se tait en soupirant,

comme s'il ne plaignait que nous. Oh! je voudrais que tu entendisses avec quelle touchante éloquence il parle à mon frère du néant des grandeurs humaines, et le supplie d'accoutumer son cœur aux plaisirs vrais que peuvent seuls donner l'amitié, l'amour et la sobriété! En l'écoutant je pleure de plaisir. Le malheur nous a donné un père; n'est-ce pas ce que nous avons tous et si souvent demandé au ciel avec ardeur? et devons-nous nous plaindre de ce qu'il a exaucé nos vœux?

Oui, chère Roncalez, je recouvrerais entièrement ma gaieté, si je n'avais de sombres pressentimens sur l'avenir : quand Fédor cherche à me peindre comment notre courage et notre amour feront un paradis de l'affreux désert, dans le-

quel nous sommes éxilés, je souris; la sérénité renaît dans mon âme.... Cependant.... je ne puis croire à la réalité des espérances que son amour veut me faire concevoir.

Le tombeau de ma mère est placé dans une horrible solitude...... Le mien le sera peut-être dans une plus horrible encore. L'amour et la douleur, l'excès du plaisir et de l'affliction ont abrégé mes jours. Les efforts que j'ai faits, pour maintenir l'espérance dans mon cœur, et soutenir le courage de mes parens, ont tari les sources de ma vie. Et cependant, Roncalez, je suis inexprimablement heureuse, car je suis aimée, comme peut-être jamais femme ne l'a été. Dans les bras de Fédor, souvent je suis abusée par le sentiment de mon bonheur; il

me semble que mon corps à demi-ruiné acquiert tout à coup de nouvelles forces. Le calme, le repos de mon esprit donnent à mon sang plus de fluidité, raniment les battemens de mon cœur.... Mais bientôt ma faiblesse s'en accroît davantage, mon sang est plus épais, mon cœur bat plus lentement. La lutte avec mes chagrins recommence, et cependant je dois redoubler d'efforts et les surmonter, car l'aspect de ma sérénité peut seul leur en donner à tous.

Je ne saurais te dire bien positivement, chère Sophie, si je souhaite en effet de vivre. La vie est douce; mais il est des malheurs qui rendent au cœur la mort plus douce encore. On m'a parlé d'une femme qui fut enterrée vivante, et qu'un

hasard arracha du tombeau : après ce moment, quoique très-bien portante, son visage conserva la pâleur de la mort, et jamais plus ses lèvres ne sourirent.... me comprends-tu?... Mon âme ne perdra jamais la teinte dont nos souffrances l'on empreinte, jamais plus elle ne sourira. Maintenant je suis heureuse, mais je sens intérieurement que mon trépas n'est pas éloigné. J'ai, pour ainsi dire, déjà fait mes vœux à la mort, et couvert mon front du voile du tombeau. Lorsque je dis cela à mon Fédor, il rit de ce qu'il nomme ma folie; cependant, un instant après, il tombe dans une sombre et profonde rêverie, d'où je ne puis le tirer que par ma gaieté, et l'assurance réitérée que je suis heureuse.

Il y a quelques jours nous arrê-

tâmes à Kongur, où se trouve une caverne immense et renommée. Notre conducteur ne pouvant pas se procurer tout de suite les chevaux dont nous avions besoin, nous résolûmes d'aller visiter cette caverne avant le dîner. Mon frère fit l'observation que son entrée ressemblait à celle des Champs-Elyséens. Tous perdirent le courage d'y entrer, mais Fédor et moi nous allumâmes nos flambeaux, et je lui dis à demi-bas : Ta Marie entre avec toi sans crainte dans le chemin de l'Elysée. Un ostiack fut notre guide. Nous errâmes comme des ombres sous ces voûtes élevées, dont la clarté de nos flambeaux ne pouvaient dissiper l'obscurité. Après avoir longtemps marché dans cette caverne, notre guide voulut chercher un che-

min plus court pour en sortir. Fédor et moi nous nous assîmes sur une pierre, derrière laquelle une croix de bois était élevée; nous appuyâmes nos flambeaux contre les parois de la caverne, et nous attendîmes le retour de cet homme. Lorsque nous fûmes assis, en considérant le visage de mon ami, que la clarté sombre des flambeaux faisait paraître encore plus pâle, je fus frappée de l'idée d'une mort prochaine. J'enlaçai de mes bras le cou de mon bien-aimé, mes larmes coulèrent, et je lui dis en soupirant : Les Champs-Elyséens eux-mêmes ne nous sépareront pas ! — Rien ! rien, chère Marie ! rien ne peut nous séparer ! Il me pressa contre son cœur, et nous nous jurâmes de nouveau un amour éternel.

Notre ostiack tardant trop à revenir, nous reprîmes nos flambeaux, et, les mains enlacées, nous marchâmes encore sous ces voûtes ténébreuses. Tout-à-coup nous aperçûmes la lumière du jour; une douce clarté pénétrait par le haut, et éclairait une partie peu éloignée de nous. Nous avançâmes et nous vîmes un espace assez grand, qui, quoique placé dans le sein de la terre, était cependant éclairé des rayons du soleil, dont la lumière pénétrait par de très-larges crevasses. Je vis des gazons sur le sol, et au milieu une plante fleurie. Je cueillis cette fleur, je la posai sur la poitrine de Fédor, et je lui dis en l'embrassant : Tu vois que l'Elysée produit aussi des fleurs pour l'amour; mon imagination s'ex-

halta tellement, qu'un instant j'eus la conviction que Fédor et moi nous allions mourir là, dans les bras l'un de l'autre. Nous nous approchâmes d'un ruisseau qui coulait non loin de là, je goûtai à ses eaux, et il me sembla avoir bu de celles du fleuve de l'Oubli. Peu d'instans après nous sortîmes de la caverne, et notre ostiack nous retrouva.

Lorsqu'en sortant l'éclat du jour blessa nos yeux, nous nous regardâmes tristement, et je lui dis en soupirant : La clarté de l'Elysée est bien plus douce ! Fédor donna du tabac à notre guide, et lui promit du pain et d'autres provisions. Ce pauvre homme nous dit dans le transport de sa reconnaissance : *Qu'il prierait Dieu de nous rendre semblables à l'air*. (Vœu ordinaire

des ostiacks, que je connaissais, mais auquel jusqu'alors je n'avais fait nulle attention.) Homme bon et pieux, tu nous souhaites la mort? lui dis-je avec émotion. — Non, reprit-il un peu troublé; ce que je vous souhaite est bon et rend heureux. (*Rendre incapable de souffrir, est le sens de ce vœu.*)

Les mains enlacées et en silence, nous regagnâmes les bords du fleuve, en traversant les rochers, et nous reprîmes le chemin du Kongur.... Et quand cela serait! dit tout à coup Fédor, avec l'accent le plus touchant: n'avons-nous donc pas savouré le bonheur!

Je m'arrêtai; des larmes de joie jaillirent de mes yeux. Oh! j'ai été inexprimablement heureuse! lui répondis-je, et je le suis encore!

Nous continuâmes à marcher.... Nous étions ensevelis dans une profonde mélancolie; mais des millions d'hommes auraient envié notre destin, s'ils avaient su combien cette mélancolie versait de félicité dans nos cœurs.

Oui, Roncalez, j'ai de nouveau connu le bonheur. Nous, pauvres! nous! eh! ici le plus riche des habitans, le prince de la nation nous envie presque tout ce que nous possédons. Tous ces habitans connaissent le besoin, et nous avons du superflu. Je suis vêtue comme une princesse, si je me compare à une ostiaque, couverte seulement d'une grossière peau d'ours, ou d'une peau de poisson desséchée. Ils vivent dans des trous, simplement recouverts de branches de bouleau; ils y sont

exposés aux injures de l'air, des orages et du froid; moi, je suis enveloppée dans une bonne pelisse, je repose sur un lit moëlleux, et une tente épaisse me protège contre les vents et la neige. Le riche Tartare lui-même, qui du sein de sa cabane, assez vaste et assez commode, jette un regard de pitié sur l'ostiack, ce Tartare regarde avec admiration la richesse de notre équipage. Il oserait à peine désirer dans son paradis une situation aussi brillante que la nôtre lui paraît être.

Lorsque mon frère se plaint, lorsque ma sœur gémit de notre position, je leur montre les huttes de ces sauvages, ou bien je leur raconte par quel travail pénible, à la chasse ou à la pêche, ils peuvent

à peine échapper au danger de mourir de faim. Avant d'arriver à Katharinenburg, nous nous perdîmes dans une forêt, et nous rencontrâmes enfin une mauvaise hutte, près de laquelle nons nous arrêtâmes. Mes parens avaient perdu tout leur courage. Nous vîmes là une famille entière, qui faisait cuire des écorces de bouleau pour s'en nourrir. Quelle existence affreuse! il n'y a dans ces contrées ni gibier, ni poisson. Je courus à celui de nos traîneaux qui est chargé de provisions, et je leur apportai du tabac, du pain et du vin. Ils se prosternèrent à nos genoux, et je m'écriai: Ah! ceux-là sont pauvres et infortunés! Lorsqu'on eût dressé notre tente, que la fumée de notre thé vint frapper agréablement notre

odorat, tandis que les habitans de la butte se tenaient humblement et respectueusement éloignés, je demandai à mon frère : Entends-tu ces gens se plaindre? Il baissa les yeux avec honte, et convint qu'en nous comparant à ces hommes nous étions très-heureux.

Oui, chère Roncalez, heureux! très-heureux! A la dernière station avant Catharinenburg, nous attendîmes des voyageurs qui devaient en arriver, prendre nos chevaux, et nous donner les leurs. Nous les attendions avec une vive impatience de quitter ce misérable hameau. Enfin ils arrivèrent. Lorsqu'ils ôtèrent leurs pelisses et leurs bonnets.... O Dieu!.... je reconnus la sœur de mon père, la comtesse Devier, qu'un ukase impérial avait

rappelée de Sibérie, aussitôt après notre chute. Une nouvelle fois, la déesse de la vengeance s'approcha de mon père, tenant ses terribles armes à la main. Ni lui ni sa sœur ne se reconnurent d'abord. Je pris la main de ma tante, et je lui dis à demi-voix : Puis-je oser vous prier de me prêter un instant d'attention? Elle me regarda, recula d'effroi et s'écria : Juste Dieu ! la fille de mon frère ! Le comte s'écria aussi : Menzikoff ! où? où est-il ?

Mon père, accablé de honte, s'avança lentement et répondit avec douceur et humilité : Me voici. Tu vois ce Menzikoff qui te haïssait, le voici ! Tu le vois ! avili, disgracié, abreuvé d'opprobres, pauvre et banni en Sibérie.

Cet aspect et ces paroles firent

une profonde impression sur le comte, qui ignorait encore la chute du trop puissant et trop redouté prince Menzikoff; qui ne s'attendait point à voir s'approcher de lui le régent de l'empire, le beau-père de l'empereur, couvert des habits d'un esclave, le visage pâle, les yeux éteints, et dans la position la plus humble. Dans le premier instant il parut céder à la voix de la pitié; l'expression cependant s'en effaça de dessus son visage, et fut remplacée par celle de la colère. Inhumain! s'écria-t-il; barbare! éloigne-toi de mes yeux!

— Devier! ne m'accable pas de rigueurs! reprit mon père du même ton de douceur; le chemin que je dois encore parcourir est douloureux et pénible.

— C'est le même que ta cruauté m'a fait connaître.... à moi et à tant d'autres! Ces déserts retentissent de ton nom. Des milliers d'hommes, dans la misère profonde où tu les as réduits, en le prononçant, l'accompagnent d'imprécations et de malédictions. Va, barbare! tu as bien mérité tous tes maux! la consolation ne viendra point les adoucir, nulle main n'essuiera tes larmes; tu trembleras à l'aspect de chaque homme que tu rencontreras. La vue d'un compatriote était pour nous un baume consolateur, elle sera pour toi un nouveau supplice; car tu es l'auteur des tourmens qu'endurent tous ceux qui habitent ces affreuses contrées. Les yeux se détourneront de toi avec horreur; tes enfans seront haïs, méprisés, insultés, parce

qu'ils se nomment Menzikoff. Les plus grands criminels trouvent des amis dans ces déserts horribles; seul tu n'en trouveras pas; tu seras réduit à vivre solitaire dans ta misérable hutte, comme l'ours sauvage à la chasse duquel tu seras contraint d'aller chaque jour; tu auras la douleur de voir tes enfans expirer de faim à tes yeux, et celle plus grande encore d'avoir causé leur mort. De quelque côté que se porteront tes regards, homme impitoyable et vindicatif, tu n'apercevras que des ennemis. Si tu vas à Bérésow, tu y verras Tolstoi, qui ne supplie point le ciel de lui accorder la fin de ses maux, mais la douceur de pouvoir les venger sur toi.

Mon père laissa tomber son visage décoloré sur sa poitrine, soupira

profondément et chancela. Nous tous nous sanglottions en le conduisant vers un siège; car, Roncalez, Devier venait de peindre avec des couleurs aussi vraies qu'effrayantes le destin qui nous attendait. O mon oncle! m'écriai-je, je vous en conjure, épargnez un infortuné.

Non, dit mon père affaibli, non, laisse-le! il est envoyé par la céleste vengeance. Parle, Devier, parle; que chacune de tes paroles déchire mon cœur.... Oui, je fus barbare, inhumain envers toi; je t'ai persécuté avec toute la rage d'une haîne envenimée, et cette pensée me faisait redouter de te trouver en Sibérie; mon vœu le plus ardent était de ne point t'y rencontrer; ce vœu est exaucé et tu es vengé. Rassasie-toi du plaisir de voir le front de ton ennemi

courbé dans la poussière, et vole au-devant du bonheur qui t'attend. Le malheur m'a enseigné à devenir époux et père ; j'ai aussi retrouvé les sentimens d'un frère. Ma sœur, dont je croyais voir sans cesse le visage pâli par la misère et les chagrins, ma sœur ne me maudira plus. Je m'avance avec plus de courage vers Bérésow, quoique l'aspect de Tolstoi m'y attende. Va, et sois heureux.

O Roncalez ! cette scène était profondément attendrissante. Devier lui-même était ému ; mais, loin de s'abandonner à ses sentimens, il cherchait à les voiler par l'air d'un triomphe insultant. Même en écoutant ses derniers mots, il tourna le dos à mon père.

Celui-ci se retira lentement, s'ap-

procha de sa sœur, lui tendit les bras, et reprit : Je ne demande point que tu me pardonnes; mais, daigne me dire un mot, un seul mot de consolation, un adieu. Oh! je t'en supplie! que ma prière ne soit point vaine. Tu connais toute la rigueur des maux qui m'attendent.

Ma tante ne put retenir plus long-temps ses larmes. Tu nous a rendus bien malheureux, Alexandre! dit-elle enfin après un long silence, et d'un ton incertain.

— Oui, je l'avoue, ma sœur! oui! si dans ce moment j'étais encore l'orgueilleux et puissant Menzikoff, je fléchirais le genou devant ton époux et toi, et je dirais : Pardonnez-moi! car j'ai causé votre infortune!

En ce moment je me jetai aux

pieds de ma tante, et je lui dis en sanglottant : Ma vertueuse mère, dans ses derniers momens, m'a donné l'ordre de solliciter de vous un pardon généreux !

— Dans ses derniers momens! demanda ma tante; et le comte regarda parmi nous, comme s'il la cherchait des yeux.

— Si elle vivait encore, reprit mon père, oui, Devier, si elle vivait encore tu me pardonnerais par amour pour elle. (Le comte se détourna de nous entièrement.) — Si elle vivait encore, dis-je à ma tante, vous béniriez votre nièce! Elle se pencha vers moi, mouilla mon visage de ses larmes, me donna un baiser sur le front, et dit d'une voix étouffée : Mon frère, arme-toi de patience..... Ah! puisses-tu retrouver le bonheur !

Mon père se jeta dans les bras de sa sœur, et leurs larmes se confondirent. Devier, le regard sombre, le front sévère, demeurait toujours dans l'éloignement. La comtesse semblait aussi plutôt souffrir les embrassemens de mon père que les partager. Je m'avançai vers le comte, et je pris sa main. Il ne me témoigna point d'aversion, mais il demeura froid et poli. A demi-voix, avec les expressions les plus touchantes, je le conjurai de pardonner à mon père, et de rendre par là le repos à son cœur. Il s'arracha de mes bras, et demanda : Les traîneaux ne sont-ils donc point encore attelés? On lui répondit que tout était prêt; il prit la main de son épouse et s'éloigna en silence. Que Dieu vous bénisse, mes enfans, et

toi aussi mon frère! nous dit la comtesse en sanglottant; le comte ne prononça pas un seul mot : mon père le suivit. Lorsqu'il fut monté dans son traîneau, il passa du côté où il était assis, prit sa main et fléchit le genou.

Devier ne put pas se contenir plus long-temps, il redescendit, embrassa mon père, et s'écria : Infortuné Menzikoff! je te pardonne. Nous nous jetâmes tous dans ses bras et dans ceux de son épouse, nous confondîmes nos larmes, nos embrassemens, et nous n'entendîmes et ne répétâmes que ces mots : Frère! sœur! oncle! tante! chers enfans! infortunés! qui sortaient avec nos pleurs de nos cœurs réconciliés.

Lorsqu'ils s'éloignèrent, mon père les suivit d'un regard plus serein.

Avec une douce gaieté, que je ne lui avais point encore vue, il me dit : O Marie! Je me sens soulagé d'une partie du poids affreux qui pesait sur ma poitrine! Je dois ce bienfait au repentir, et la justice du ciel est appaisée. Viens, partons! mes enfans! votre malheur ne sera plus de longue durée. Après mon trépas on vous rappellera, on n'oubliera jamais quelle mère fut la vôtre.

Fédor était allé à la ville; à son retour mon père lui apprit, avec l'accent du plaisir, que son beau-frère lui avait pardonné, et qu'ils s'étaient réconciliés. Nous montâmes gaiement dans nos traîneaux; à notre arrivée nos cœurs étaient allégés et satisfaits.

Eh bien! chère Sophie? ne sommes-nous donc point heureux mainte-

nant? Mon père pense qu'il n'a jamais aussi bien joui de la vie.

L'officier bon et humain qui nous a conduits jusqu'ici cessera de nous accompagner; il est chargé d'une autre mission. Il était devenu notre ami, et nous éprouvâmes beaucoup de chagrin en nous en séparant. Il se nomme Laschin. Si tu rencontres cet homme noble et sensible, dis-lui que ta Marie n'oubliera jamais son nom. Lorsqu'il fut sur le point de se séparer de nous, je lui dis avec la plus vive émotion : Nous ne nous reverrons plus, homme généreux et compatissant. Tu as versé sur nous les larmes de la pitié.... Que puis-je t'offrir en action de grâce!.... hélas! rien que les pleurs de la reconnaissance et ce simple anneau. L'anneau d'or que je lui présentais m'était bien

précieux, car je le tenais de ma mère; je le contraignis de l'accepter. Je le priai de visiter en passant le tombeau de cette tendre mère. Ses larmes ne lui permirent pas de me répondre, et, par un signe de tête, il m'en fit la promesse. Je l'embrassai; il croisa ses mains sur sa poitrine, et, après quelques efforts, il me dit à mots entrecoupés : Jamais je ne serai plus sévère et dur envers personne! jamais! Vous m'avez appris combien le malheur est respectable!

Fédor, qui l'aimait, parce qu'il nous avait toujours traités avec beaucoup d'humanité, Fédor lui parla encore long-temps. Par un bonheur indicible, il se trouve que les Sapiéha peuvent beaucoup pour son bonheur. Sans se trahir, Fédor écrivit à son ami, et il paraît certain

qu'à son arrivée à Pétersbourg, Laschin verra combler ses vœux. Sapiéha lui écrira : C'est la récompense de la pitié qu'a su vous inspirer la famille du malheureux Menzikoff.

Les traîneaux sont attelés, il faut partir. Adieu, Sophie.

LETTRE XXXV.

Marie Menzikoff à Sophie Roncalez.

Tobolsk, le 8 décembre 1727.

Le gouverneur de Tobolsk nous traite avec beaucoup de bonté. Nous resterons ici jusqu'à ce que la grande et indescriptible rigueur du froid ait cessé. Fédor réunit, avec une infa-

tigable activité, tout ce qui peut nous être utile dans l'horrible solitude où nous sommes attendus. Il paraissait extrêmement content, il y a deux jours, en me montrant une assez grosse provision de farine qu'il avait pu se procurer. Mais, Fédor, lui dis-je, nous aurions pu en acheter à Bérésow. Il me répondit en souriant : Je suis à la vérité trop prévoyant, mais il vaut mieux avoir ce défaut que le contraire. Son air me parut singulier, et fit naître mes réflexions. Je m'informai et j'appris.... O chère Roncalez.... tu vas être effrayée comme je le fus.... Bérésow est tellement enfoncé dans le Nord, que l'on n'y peut cultiver la terre. Je n'osai l'interroger davantage, dans la crainte d'obtenir des réponses encore plus

effrayantes.... Ah ! Bérésow fut-il même une caverne, l'habitant avec Fédor, je me croirai dans un paradis.

Fédor nous a quittés un instant, dans la crainte de faire naître des soupçons, et dans le dessein de faire des connaissances et de rassembler des provisions. Il parcourt les environs, et je ne le verrai que dans quelques jours. Il a reçu de Sapiéha des lettres-de-change très-fortes, dont il touchera les fonds ici, à Tobolsk, et de nouvelles recommandations de la couronne, qui lui assurent des secours partout où il en aura besoin.

Roncalez ! il faut que nous partions à l'instant ! O Dieu ! où est mon Fédor ? Un courier vient d'apporter au gouverneur l'ordre

exprès de nous faire continuer notre voyage, sans différer d'un seul moment.

Je mets ce peu de mots dans un billet à Fédor. Nous sommes convenus d'un endroit où, en cas d'évènement imprévu, nous cacherions nos lettres.

Continuation de la main de Fédor.

Ils sont partis, bonne et noble Sophie, et je vole sur leurs traces. Heureusement j'ai déjà envoyé à Bérésow les provisions qui nous sont le plus nécessaires. Pour plus de sécurité, j'emmène avec moi des soldats qui me serviront de guides. Ah ! mon vœu le plus ardent était que Marie ne vît que dans les beaux jours du printemps l'affreux désert

qui l'attend ! et.... O Dieu ! elle arrivera à Bérésow au moment où, comme dans les souterrains de Kongur, le jour y pénètre à peine un instant chaque mois.

Cependant, Roncalez, nous sommes heureux ! l'amour versera les charmes de sa douce chaleur dans ces régions glacées, et de son flambeau il éclairera la nuit profonde qui couvre cette extrémité du Nord. Oui, malgré l'implacable fureur de ses ennemis cruels, Marie sera heureuse. J'oppose à la haîne le pouvoir de l'amour, et je n'ai d'autre soin, d'autre pensée, d'autre occupation que d'épargner à ma jeune amie toutes nouvelles angoisses, toutes nouvelles douleurs. Ah ! le chagrin n'a déjà que trop torturé son âme trop tendre, et je crains

que les blessures de son cœur ne se cicatrisent jamais. Son esprit est serein comme le ciel étoilé, vers lequel j'élève mes mains suppliantes; mais sà santé est fortement altérée. Je voudrais que tu la visses maintenant, Roncalez ! A chaque instant elle devient plus belle, plus gaie, plus douce et plus courageuse !

Si elle déscendait au tombeau.... je serais au désespoir.... que dis-je.... Non ! la mort ne peut me la ravir; nous sommes inséparables.... Jusqu'à son dernier soupir, mon amour lui prodiguera les soins les plus tendres. Je ne connais de plaisirs que ceux qu'elle éprouve, et si tout mon sang versé pouvait assurer son bonheur, je n'hésiterais pas un instant à me faire ouvrir les veines. Elle m'aime inexprimablement; mais

mon cœur mérite aussi tout son amour.

Oh ! que ne pouvons-nous être long-temps heureux ainsi !.... Mais je crains qu'il ne soit déjà trop près de nous l'instant où la mort tranchera les jours de ma chère Marie. Mon âme, en proie à la sombre mélancolie, ne peut éloigner cette pensée; mais je m'efforce de la voiler par le sourire, que sans cesse j'appelle sur mes lèvres. Et cependant, Roncalez, souvent j'élève mes mains reconnaissantes vers le ciel, en m'écriant : Que je suis heureux ! Des torrens de voluptés enivrent mon cœur, lorsqu'appuyée sur ma poitrine, de sa voix enchanteresse elle me nomme : Fédor ! mon cher Fédor !

Je vole sur ses traces. Ils ont

trois jours d'avance sur moi; mais j'ai envoyé des couriers qui me feront préparer à chaque station des chevaux, des rennes ou des chiens. Marie ne doit entrer que guidée par ma main dans la demeure qui va devenir à la fois l'asile d'un chagrin sans borne, et du bonheur infini de deux cœurs vertueux.

Adieu, Roncalez, que le Tout-Puissant te comble de toutes ses bénédictions ! Qu'éprouveras - tu, lorsque tu entendras dire : Fédor et Marie ne sont plus !

LETTRE XXXVI.

Sapiéha à Fédor.

Saint-Pétersbourg, le 3 décembre 1727.

Je t'envoie de nouvelles lettres-de-change, Fédor, des lettres de recommandation, et des passe-ports pour plusieurs personnes. On désire ardemment ici savoir ce que tu es devenu. Tes parens sourient lorsque je leur dis que tu es en France. Aucun d'eux cependant ne soupçonne où tu es; ils te cherchent à Pétersbourg, à Pozek et dans les environs.

Fédor, ton sang doit avoir assez de chaleur pour ranimer les régions

glacées dans lesquelles tu te trouves; car, moi aussi.... à quelle extrémité de la terre ne fixerais-je pas ma demeure, si l'honneur ou l'amitié m'y appelaient! Dans les momens les plus beaux de mon existence en ces lieux, j'envie ton sort. Quand le souvenir des jours de notre jeunesse se retrace dans mon âme sous les plus vives couleurs, je sens comme alors que la vie, le rang, les honneurs et la richesse ne sont rien, comparés à un cœur aimant et fidèle : et je me pénètre du bonheur dont tu dois jouir dans les bras, sur le sein de ta Marie, pour qui tu as tout sacrifié.

Ta famille fait son chemin. Ils asservissent l'empire, de même que Menzikoff; comme lui, ils sont généralement haïs. On met de nouveaux obstacles au couronnement

du jeune empereur, qui est l'idole de son peuple. Les Russes attendent de lui un nouveau siècle d'or, et ils reprochent aux d'Olgoronki seuls tous les nouveaux poids dont ils sont accablés. Ton oncle le feld-maréchal est un grand homme; il se tient à l'écart, jouit des charmes du repos, et n'accepte aucune part des grâces dont l'empereur comble tout le reste de ta famille.

Dans un entretien familier avec Ivan, ce vain et orgueilleux jeune homme, qui se targue sans cesse de l'amitié que l'empereur lui porte, je hasardai l'idée que le mariage d'un d'Olgoronki avec une des filles de Menzikoff, ferait entrer dans ta maison les richesses immenses que cet ancien ministre a déposées dans plusieurs bauques. (A Venise et à Ams-

terdam, on ne veut payer les capitaux qu'à Menzikoff lui-même.) Ivan fronça le sourcil, et deux ou trois mots qui lui échappèrent, me convainquirent que l'on redoutait encore le prince Menzikoff. Très-certainement il restera dans son exil tant qu'un d'Olgoronki conservera de l'influence sur l'esprit de l'empereur.

Quels hommes étranges ! les grands, qui ont aidé ta famille à renverser Menzikoff, s'étonnent maintenant d'être passés sous un autre joug.... ils continuent de haïr, non les Menzikoff, non les d'Olgoronki, mais les favoris trop puissans du souverain.

On prétend qu'un prince n'a point d'ami. Je commence à croire qu'en effet il ne peut en avoir, à moins que cet ami ne demeure sans cesse

éloigné des affaires. On pardonne même de grandes fautes à un ministre, que le prince estime sans l'aimer; à peine peut-on pardonner à un favori ses vertus. Le prince tient la place de la divinité, et l'on exige de lui sa sévère équité. Quelqu'un l'a dit : Le monde est une comédie. Les d'Olgoronki ont su prendre les rôles principaux dans celle que l'on joue maintenant en Russie.... A toi, Fédor, je l'avouerai.... je ne refuserais pas non plus de jouer le rôle principal, si la fortune m'y appelait... quoiqu'un favori soit le but de la haîne générale.

Ne ris point : je cesserais, je crois, de penser que l'homme indépendant est le seul vraiment libre. L'amour de l'adolescent pour l'indépendance n'est peut-être qu'un secret désir de

commander ; il sent qu'il ne peut pas être maître absolu, mais du moins il ne voudrait point en connaître. Mon père dit : Un ministre âgé de vingt ans, son âme eût-elle été pétrie des mains même de la vertu, commanderait avec plus de despotisme qu'aucun autre.

De quelque manière que je pense, Fédor, je suis à toi ! si tu le désirais, j'irais te rejoindre dans le voisinage du Pol, et, sur ton sein, j'abjurerais tout projet de grandeur. Je puis cesser de regarder comme des réalités les beaux songes de ma jeunesse, mais jamais d'être ton ami.

LETTRE XXXVII.

Marie Menzikoff à Sophie Roncalez.

Bérésow, le 7 février 1728.

OUI, chère Sophie, il est encore de plus grandes misères que celles dont je me faisais l'idée. Maintenant je suis à jamais séparée de toi, tendre amie de ma jeunesse, seconde mère bien-aimée. Nous ne sommes plus sur la même terre, sous le même ciel! d'autres étoiles brillent au-dessus de ma tête; un autre soleil, dont les flammes sont d'un pourpre épais et foncé, erre comme un fantôme sur les bords de ma tombe, et, de loin en loin, dissipe un peu la

longue et profonde obscurité dans laquelle est enseveli le désert affreux, mon nouvel asile. Toutes les nuits il se livre dans le ciel des combats entre des flammes jaillissantes, qui portent dans mon âme et l'effroi et les plus affreux pressentimens. Ces flammes sont froides, mais effrayantes; elles n'animent point, et la terreur les suit.

Roncalez! j'ose à peine porter mes regards vers ces étoiles que je ne connais point; et je redoute que mes prières ne puissent pas pénétrer dans ce ciel étranger. Ah! mon univers est au-delà de ces montagnes bleues, derrière le sommet desquelles se cache un globe d'un rouge sombre.... que dans notre pauvreté nous nommons le soleil. Dans cet univers brillant sont mes étoiles, garans et

indices d'un Dieu de miséricorde !.... Ici.... je suis rejetée hors du monde, je vis dans un tombeau, que ne caresse jamais l'haleine du zéphyr, sur lequel n'éclot aucune fleur. Maintenant, en t'écrivant, je me dis : Qui portera ma lettre dans cet univers plus heureux, où vit ma Roncalez? Le spectacle étranger que nous offre le ciel, et dont Fédor admire la beauté, ce soleil qui ne décrit qu'un faible demi-cercle dans le plus grand éloignement, cette double lune, ces éclairs pâles et sans chaleur, ne m'inspirent que de l'effroi. Le morne silence de ces horribles déserts, que n'habite même aucun animal, jette plus de terreur dans mon âme, que ne m'en faisaient éprouver les éclats de la foudre dans mon ancienne patrie. Ah! Sophie! mon cœur se gla-

cera bientôt, comme l'est ici toute la nature! Même le généreux et fidèle amour de mon Fédor ne peut plus le réchauffer.

Nous continuâmes notre route sur les eaux endurcies du fleuve, et notre haleine se glaçait sur nos lèvres. Aussi loin que nos regards pouvaient se porter, je n'apercevais pas une seule hutte, et nul bruit, nul son ne raisonnaient dans cette morte contrée. Dans l'excès de notre pauvreté, nous jetions des cris de joie, lorsque nous rencontrions un ostiack dans son traîneau, et nous serrions la main de ce sauvage, qui ne comprenait rien à nos larmes ni à nos caresses. C'était un homme, une créature vivante, que nous rencontrions dans ce tombeau! Courant toujours en avant, fuyant le soleil

et le séjour des hommes, nous arrivâmes enfin sur les bords de la mer, que forment les eaux de l'Ab, jointes à celles de l'Irtisch. Fédor manquait toujours.... et non-seulement à mon cœur.... car toute ma famille aime autant que moi mon noble bienfaiteur! O Dieu! sans lui que serions-nous devenus! Son amour pour moi est un don du ciel, est le plus grand des bienfaits pour nous tous.

Enfin son traîneau nous atteignit. O Roncalez! lorsque nos oreilles furent frappées par les premiers sons des sonnettes, qu'ici l'on met aux chevaux; lorsque nous l'aperçûmes dans l'éloignement; lorsque, plus rapprochés, nous entendîmes sa voix, qui pour nous était celle d'un ange protecteur, nous nous élançâmes tous au-devant de lui, et nous tombâmes

sans respiration entre ses bras. J'oubliai un instant où j'étais, où j'allais, et je le pressai contre mon cœur avec orgueil, lui qui m'aimait, qui quittait un monde vivant pour venir s'enfoncer avec moi dans les ténèbres d'une nuit éternelle, et mourir à mes côtés. Comment mon cœur peut-il le récompenser! Ah! c'est seulement par un amour inexprimable, sans bornes, infini!

Mon père et les autres craignaient de ne plus le revoir; mais moi, je ne croyais pas seulement qu'il nous rejoindrait; je savais, j'étais persuadée, j'étais intimement convaincue qu'il n'abandonnerait pas sa pauvre Marie. Cette conviction, chère Sophie, était pour moi la source d'une joie pure et céleste, entièrement inconnue à mes compagnons

d'infortune. Il me serait impossible de te peindre la félicité dans laquelle nagea mon âme lorsqu'il arriva, lorsque son regard me chercha, lorsque son bras tremblant m'enlaça, lorsqu'enfin son œil s'efforça de lire dans les miens ce que j'avais éprouvé pendant son absence, et quel sentiment son retour faisait naître en moi. En le voyant s'efforcer en souriant de ramener l'espérance dans mon sein, surmonter tous les obstacles, rendre possible l'impossible; en admirant la sérénité avec laquelle il bravait tous les maux qui nous menaçaient, et son heureuse adresse à relever et soutenir notre courage, mon père me dit les larmes aux yeux : Sans lui le désespoir m'aurait accablé.... Marie! tu avais raison! le cœur de Fédor vaut mieux, mille

fois mieux qu'une couronne. Pardonne-moi, chère enfant! j'ignorais alors de quel prix peut être un cœur noble, généreux et grand!

Nous approchions tous les jours davantage du nord; et Fédor seul supportait les indescriptibles incommodités du voyage, comme si le souhait de l'ostiack à Kongur avait été exaucé, et qu'il fût devenu inaccessible aux souffrances. Le soleil s'éloignait de nous de plus en plus; la vie diminuait à chaque instant, si je puis ainsi m'exprimer. Nous étions dans une obscurité continuelle, et nous arrivâmes enfin à Bérésow, ce tombeau que nous devions habiter.

Nous nous arrêtâmes au pied de la montagne, sur le penchant de la quelle sont assises les huttes des pri-

sonniers d'état. Notre conducteur alla nous annoncer au waiwode. Fédor l'accompagna, dans le dessein de nous rendre ce commandant favorable. Avant de nous quitter, il fit allumer un grand feu, autour du quel nous nous mîmes tous. Un homme, grand, maigre, pâle, qui semblait succomber sous le poids de la misère, s'approcha de nous lentement. Il nous observa en silence; et d'un regard sombre, qui peu à peu devint plus serein, il demanda aux cosaques qui nous accompagnaient, d'où nous venions; on lui répondit : De Pétersbourg. Il s'approcha davantage, nous sourit, et nous dit en nous tendant la main : Soyez les bien-venus, compagnons de mon infortune. Mon père prit avec enthousiasme cette

main qu'il nous présentait.... O Sophie! tu ne peux savoir de quel prix sont dans ces déserts un salut, un regard de bienveillance, la pression d'une main amie.

— Oui, nous sommes les compagnons de ton infortune, lui dit mon père. Tu vois ici la malheureuse famille de Menzikoff.

Le vieillard retira brusquement sa main; il fixa ses regards sur mon père, et dit froidement : Je suis Tolstoi! Il nous tourna le dos et reprit lentement le chemin des huttes. Mon père pâlit, trembla, et se couvrit le visage de ses mains.

Les malédictions de son beau-frère Devier ne lui avaient pas fait autant d'impression que ces trois mots de Tolstoi. Je m'approchai de

lui, je pris sa main qu'il venait de laisser tomber de dessus son visage décoloré. Il me dit d'une voix affaiblie : Je suis le plus malheureux d'entre nous ; vous souffrez, mais vous êtes innocens ; moi, j'ai mérité tous mes maux, et je ressens aussi doublement tous les vôtres, car je les ai causés.

Personne ne répondit. Nos yeux mouillés de larmes étaient tous fixés vers la terre.... Oui ! interrompit ma tante, mon époux et moi nous sommes innocens, et nous sommes punis de tes fautes ! Oh ! que ne suis-je dans la tombe !.... Roncalez, ces mots retentirent douloureusement dans mon cœur. Mon père se prosterna, se cacha dans sa pelisse, et courba sa tête sur la neige.

J'essayai à le relever. Il se décou-

vrit le visage, et s'écria : L'excès de ma douleur ne peut-il donc terminer ma vie ! — Mon père, repris-je aussitôt, notre amour, nos soins, notre tendresse l'embelliront encore. Il s'arracha de mes bras, il courut après Tolstoi, et lui dit : Pardonne-moi, ou tue-moi ! Je l'avais suivi ; je mouillai de mes pleurs l'autre main du vieillard irrité ; mais il dégagea ses mains, il nous jeta des regards de mépris, et s'éloigna sans prononcer un seul mot. Mon père le suivit des yeux pendant quelques instans, puis, la tête penchée sur sa poitrine, il revint près du feu, vers le quel ses regards restèrent invariablement fixés, tandis que son visage changeait de couleur à chaque instant. Il ne répondit ni à mes questions, ni aux consolations

que je lui prodiguai, et ne rompit point le silence, en nous conduisant chez le waiwode, qui nous mandait tous. Devant cet officier même, il ne prononça pas un seul mot, et, sans nous parler davantage, il nous devança vers les huttes qu'on nous avait destinées. Fédor, qui avait loué une maison tout près de nous, vint nous joindre peu de temps après. Il ne parvint pas plus que nous à dérider le front de mon père, qui se promenait à grands pas, et semblait soutenir un combat violent avec lui-même. Tout-à-coup il s'arrêta devant ma tante, et lui dit : Ma sœur, je ne puis pas changer ton sort ; mais je ferai pour toi tout ce qui est en mon pouvoir. Je donnerai tous mes biens aux d'Olgoronki pour acheter votre liberté, et

je quitterai la vie; ma mort vous réconciliera tous avec eux..... Mais Tolstoi! Tolstoi!.... Ah! il me maudira jusques dans la tombe! Il sortit pour nous cacher ses larmes.

Nous apprîmes à Fédor ce qui s'était passé; il suivit mon père, et, comme toujours, il eut le bonheur de le calmer. C'est lui, lui seul qui peut ramener ainsi la paix dans notre intérieur. Tous l'aiment, et sont reconnaissans de ce qu'il fait pour eux. Oh! sans lui, combien nous serions pauvres et malheureux! Il a pourvu à tout, même aux plus petites choses. Ses provisions de vivres sont aussi considérables que s'il avait voulu nous préserver à jamais du besoin. Il a pris plusieurs ostiacks à son service, et il a conçu le projet de faire bâtir une maison qui nous

appartienne, et pour la construction de laquelle il fera descendre du bois sur l'Ab. Il ne nous manque ici presque rien, qu'un ciel plus doux, et le bien le plus précieux à l'homme, la liberté.

Je suis même entièrement heureuse lorsqu'il m'enlace de ses bras, quand j'entends les sons de sa voix si tendre, quand je fixe mes yeux sur ses yeux remplis d'amour. Au milieu de cette nature morte, il a su me créer un séjour enchanteur, dont la félicité n'est troublée que par les soupirs de mes parens. Mon existence n'est qu'une suite non interrompue des plaisirs les plus doux, et des chagrins les plus cuisans. Le ravissement du bonheur élève mon âme au-dessus de la terre; la douleur brise les liens de ma vie, et

dessèche les sources de ma santé. Chaque jour j'approche davantage du tombeau ; mais en y descendant je pourrai dire : J'ai vécu ! car sa main fidèle me soutiendra jusqu'à ce moment fatal !

Réponds-moi bientôt, bonne Roncalez, si tu veux que je lise ta lettre ; je suis bien près de la tombe, et il faut six mois.... Oh ! je frémis à cette pensée !.... six mois s'écouleront avant que je reçoive ta réponse. Mon cœur, qu'ont déchiré tant de sensations différentes, battera-t-il jusques-là ? Je me dis être plus forte que je ne le suis en effet ! Aucun d'eux ne s'aperçoit que dans mon sein tous les fils de ma vie se brisent l'un après l'autre, comme chacun de leurs soupirs fait une nouvelle blessure à mon cœur.

Oh ! écris-moi encore une fois, et hâte-toi ! Si tu veux qu'elle me parvienne, envoie ta lettre à Sapiéha.

Je viens d'en recevoir une de notre bon et humain conducteur; il a visité le tombeau de ma mère, il l'a mouillé de ses larmes. Il me mande que son voyage avec nous lui a fait retrouver une sensibilité qu'il ne se soupçonnait pas.... Ah! si nos larmes ont attendri un cœur dur et inhumain, elles ne sont point entièrement perdues! elles n'ont point inutilement coulé! le généreux Sapiéha doit avoir maintenant récompensé les soins et l'humanité de notre Luschin, et a sans doute comblé déjà tous ses vœux. Il est donc dans le monde un cœur de plus qui conserve de l'amour et de la pitié pour de pauvres et infortunés bannis!

Non, je ne mourrai point sans faire couler des larmes! un bruit de soupirs douloureux retentira dans ma tombe! le plus puissant monarque peut-il en dire davantage!

Continuation par l'éditeur.

Marie ne s'abusait point sur son état. Ses chagrins, la part trop vive qu'elle prenait à ceux de ses parens, l'excessive rigueur du climat avaient altéré sa santé; même l'enthousiasme de son amour, et son admiration pour la fidélité de Fédor, loin de guérir les blessures de son cœur trop tendre, les rendirent encore plus dangereuses. La trame de sa vie se brisait sous le poids de ces sensations différentes ; mais elle

déguisait sa faiblesse par le doux et bienveillant sourire qui sans cesse était sur ses lèvres. Ainsi sourit un ange qui contemple les souffrances d'un mourant, et pense aux plaisirs qui l'attendent à son réveil dans la tombe.

Le prince ne se plaignait point de son malheur; il avouait hautement qu'il le méritait. Il ne gémissait que sur celui de sa famille, et il aurait fait avec le plus grand plaisir tous les sacrifices possibles pour l'adoucir. Il s'occupait sans cesse de la pensée, qu'en abandonnant aux d'Olgoronki les sommes immenses qu'il avait dans les banques de Venise et d'Amsterdam, il pourrait obtenir d'eux la liberté de ses enfans. Une lettre de Sapiéha put seule lui faire abandonner cette idée. Le

jeune comte avait parlé de ce dessein aux nouveaux régens de la Russie ; ils l'avaient rejeté avec dédain. Ses regrets les plus douloureux étaient causés par Tolstoi, qu'il rencontrait souvent, et qui toujours jetait sur lui des regards sombres et pleins de mépris. Chaque fois que cela arrivait, Menzikoff rentrait plus profondément affligé; il répétait douloureusement le nom de Tolstoi! et rien ne pouvait le calmer.

Fédor et Marie essayèrent plusieurs fois inutilement de réconcilier le malheureux prince avec ce Tolstoi. Il les traita tous deux avec la dureté d'une haîne envenimée. Il devint malade. Marie, couverte des vêtemens plus que simples d'une jeune ostiaque, se rendit dans sa hutte obscure et pauvre, et prodigua

ses soins à ce malheureux vieillard qui manquait de tout. Afin de n'en être pas reconnue trop tôt, elle parlait peu, et, lorsqu'elle ne pouvait s'en dispenser, elle s'efforçait d'imiter le dialecte des femmes dont elle portait l'habit.

Elle s'était dit être une esclave députée par le waiwode ; Tolstoi la regardait comme un ange envoyé par le ciel à son secours, et ne pouvait comprendre comment elle se procurait les mets délicats et toutes les commodités dont elle le faisait jouir. Enfin il recouvra la santé. Il avoua à la prétendue ostiaque que son zèle et ses soins infatigables lui avaient seuls conservé la vie. Il se disposait à aller chez le waiwode, et à lui rendre grâce de toutes ses bontés. Marie

lui dit en souriant : Le waiwode ne m'a point envoyée près de toi. Je suis venue, parce que tu étais malade; parce que.... je t'ai offensé autrefois. Tolstoi, surpris, la pria de s'expliquer : Tu m'as offensé? quand? comment? qui es-tu donc?

Marie se jeta à ses pieds : Je suis la fille du malheureux Menzikoff! Tolstoi se recula, et lui dit d'un ton dur et sévère : Malheureuse! laisse-moi! Marie se releva lentement, et en sanglottant elle s'avança vers la porte. Tu m'as sauvé la vie, lui dit alors le vieillard, d'un ton plus doux; je t'en remercie. Tu peux m'en récompenser, reprit-elle; pardonne à mon père, il est bien plus malheureux que toi.

Il s'éloigna sans lui répondre;

elle retourna près de ses parens. Le lendemain elle revint, non pour le prier encore en faveur de son père, mais pour le voir, et faire sa partie d'échec. Tolstoi ne lui parla plus de Menzikoff; mais il s'accoutuma tellement à sa société, que tous les jours il l'attendait avec impatience. Un mois après, elle le supplia encore de pardonner à son père. Il garda le silence, et elle désespéra de voir réussir son plan, qui n'était connu que de Fédor.

Elle revint ce jour-là plus triste à son logement. Après quelques instans la porte s'ouvrit, et Tolstoi se présenta. Menzikoff pâlit; mais le vieillard s'avança vers lui en lui tendant la main. Marie, dans l'ivresse de sa joie, lui sauta au cou, l'attira doucement vers son père,

unit les mains de ces deux ennemis et fléchit le genou au milieu d'eux.

Qui peut te résister ! s'écria Tolstoi, et il pressa le prince contre son cœur. Ils furent réconciliés, et la blessure la plus profonde du cœur de Menzikoff se trouva tout à coup cicatrisée.

Un nouveau rayon d'espérance vint aussi luire aux yeux de Menzikoff. Le généreux Sapiéha travaillait sans relâche, à Pétersbourg, pour obtenir son rappel, et ce projet semblait être sur le point de réussir. Les d'Olgoronki possédaient si entièrement la confiance de l'empereur, que Menzikoff ne leur paraissait plus redoutable. Sapiéha manda cette nouvelle à Fédor par un courier. Tous jetèrent des cris

de joie. Le prince seul secoua la tête et ne parut pas croire à ce bonheur; Marie aussi, par un sourire où se peignait le doute, témoigna qu'elle partageait son sentiment. Je donnerais la moitié de mes biens pour obtenir la liberté de Tolstoi, et l'autre moitié pour celle de ma famille; mais ne vous livrez point trop aux douceurs de l'espérance ! Ils ignorent combien je suis changé ! ils croient encore devoir me craindre.... Il avait raison.... Des ennemis qui craignaient en effet son retour et sa réconciliation avec les d'Olgoronki, firent afficher en secret dans Moscou des placards, dans lesquels on demandait le retour de Menzikoff. Les mesures avaient été si bien prises, que toutes les preuves semblaient accuser le

malheureux prince d'être l'auteur de ces placards. Toute négociation fut alors rompue, et l'on décida que la famille Menzikoff ne sortirait jamais de son exil.

Vous le voyez! dit le prince, lorsque cette nouvelle arriva, et d'un ton beaucoup plus tranquille qu'on aurait pu l'attendre. Puis se tournant vers Tolstoi, il ajouta : Vieillard, cela est mieux ainsi! nous resterons ensemble. Presqu'au même instant ses sourcils se froncèrent, il sembla réfléchir en fixant ses regards sur Fédor. Pendant trois jours il parut fortement occupé d'une pensée qu'il ne communiquait à personne. Enfin il dit en secret au jeune d'Olgoronki : Procure-moi une occasion d'être seul un instant avec Marie et toi, j'ai

à vous dire quelque chose qui concerne mon repos et mon bonheur.

Cette occasion fut bientôt trouvée. Menzikoff prit les mains de Fédor et de Marie, et leur dit gravement : Vous êtes, je l'espère, convaincus que je donnerais avec plaisir les restes de ma vie pour vous procurer à tous la liberté. Ce sacrifice est impossible. Je suis condamné à vivre et à ne pouvoir vous sauver. Noble Fédor, je souffre de te voir ici ; tu y consumes tes jours inutilement. Je sais que tu n'es pas plus heureux ici que nous ne le sommes, Marie, moi et les miens. S'il m'était possible de fuir, je me hasarderais avec plaisir à traverser, même à pied, les vastes solitudes et les montagnes escarpées qui nous séparent de la Chine, malgré

presque certitude que j'aurais de mourir en chemin. Cela ne se peut pas, je suis trop exactement surveillé. Toi, Fédor, tu es libre, tes passe-ports, tes lettres de recommandation t'assurent un voyage facile. Qui t'empêche de rendre la liberté à cette enfant, que tu aimes si tendrement? Je sais pourquoi vous restez ici; mais, chère Marie, crois-moi, vos souffrances seules, et non les miennes, font le malheur de ma vie. Fussé-je même relégué au Kamtschatka, ou condamné au travail des mines, comme un vil criminel qui y trouve bientôt la mort qu'il a méritée, je serais heureux, si je vous savais libres. Oui, sur mon Dieu! ma patience serait inépuisable, et nul de mes soupirs ne troublerait votre bon-

heur. O mes enfans ! vous m'avez appris combien les sacrifices font naître de jouissances ! Fédor, reçois la main de Marie, elle est à toi. Sauve d'entre nous qui peut être sauvé. Ne me dis point que tu m'es utile ici. Le bonheur d'un de mes enfans m'est bien plus précieux, que tous les avantages que tu nous as procurés. Peu à peu tu as fait venir d'immenses provisions; elles suffiront à la consommation de plusieurs années; ton fidèle Popoff peut aussi demeurer près de nous et tenir ta place. Je ne manquerai point d'argent; vois, j'ai ici un trésor que nous n'épuiserons pas dans un demi-siècle. (Il nous montra de très-gros et très-beaux brillans.) Ton Popoff vendra cela facilement à Pétersbourg ou ailleurs.

Tu le vois, je ne perdrai rien par ton éloignement, et ma douce Marie jouira enfin d'un bonheur et d'une liberté que ses vertus ont mérités depuis long-temps.... Puis.... ne me reste-t-il pas encore la généreuse amitié de ton noble Sapiéha? Regarde cette lettre.... tu l'as perdue il y a quelques jours.... Il te propose même de venir tenir ta place, si tu veux fuir.

Fédor se jeta dans les bras du prince et lui dit : Oui, mon plan était de fuir avec Marie;.... elle ne le veut pas.

Je te l'ordonne, Marie ! lui dit son père, en la pressant tendrement sur son cœur. Elle lui fit toutes les objections imaginables ; Fédor se taisait en souriant; il attendait qui

remporterait la victoire dans ce combat de générosité. Enfin Marie, élevant vers le ciel ses yeux remplis de larmes, dit en soupirant : Eh bien ! je fuirai, mon père, aussitôt que ma santé me le permettra. Maintenant je suis trop faible. Son père se contenta de cette réponse.

Quand Fédor et Marie furent seuls, il lui expliqua quels moyens il voulait employer pour assurer leur fuite. Il lui fit observer que d'ailleurs on ne s'en apercevrait pas, car il avait fait passer pour son épouse, auprès du waiwode, la femme de chambre qu'elle avait amenée; et comme il ne l'avait pas conduite chez cet officier, Menzikoff la lui avait présentée comme sa fille. En laissant cette jeune per-

sonne à Bérésow, la fuite de Marie ne trouvait plus d'obstacle.

Dans un doux enthousiasme, Fédor prit sa main et lui peignit, sous les couleurs les plus riantes, la vie qu'ils meneraient dans le vallon le plus beau de la terre, dans le repos, l'aisance et la sécurité. Les yeux humides de douces l'armes, de ses bras elle enlaça son bien-aimé, et le pressa sur son sein, dans lequel son amour venait de faire renaître le vœu d'une vie longue et heureuse. Oh ! dit-elle avec plus de force, que ne m'est-il possible de me rendre en ce même instant dans ce vallon qui doit être l'asile de notre amour ! Mais, Fédor, si ton espérance était illusoire, si le destin l'anéantissait !

— Tu ne m'as point compris, chère Marie ! Il voulait lui répéter par quels moyens il comptait assurer leur fuite.

Elle l'arrêta en souriant. Si moi-même je détruisais tes espérances ! Elle se jeta dans ses bras et le pressa avec ardeur contre sa poitrine : Ah ! ne me peins point sous des couleurs aussi séduisantes un bonheur dont je ne peux plus jouir ! (Fédor pâlit.) Je te suivrai partout où tu voudras me conduire ; mais en ce moment je ne pourrais soutenir la fatigue du voyage, je suis trop affaiblie. Laisse la nature, à son réveil, me rendre de nouvelles forces : alors je serai toute à toi, si le ciel le permet. Fédor pâlit encore davantage ; car il se ressouvint des momens qu'il avait passés avec elle

dans la grotte de Kongur. Il garda le silence, et de noirs pressentimens pénétrèrent dans son âme.

Menzikoff craignit que Marie ne voulût pas se rendre à son desir, et le soin que Fédor mettait à éviter de parler de cette fuite fortifia ses craintes. Il crut trouver un moyen de la contraindre à lui obéir. Il y avait à Bérésow un vieux prêtre, qui y avait été exilé du temps de Pierre-le-Grand, et Menzikoff avait alors vainement tenté de lui rendre la liberté. Ce prêtre, ou pope, respectable vieillard, vint trouver le prince, dès qu'il sut son arrivée. Il ne voulait plus retourner parmi les hommes, et il était fortement attaché à la famille de son ancien bienfaiteur. Le prince lui découvrit l'amour de sa fille pour le jeune Po-

poff, nom sous lequel Fédor était connu, et le pria de leur donner la bénédiction nuptiale. Le pope y consentit avec joie, même lorsque Menzikoff lui apprit le vrai nom de Fédor. Qu'ai-je encore à craindre? dit ce généreux vieillard; que peuvent me faire les hommes? Je suis prêt à unir cet aimable couple; j'ai toujours ardemment désiré pouvoir être utile à mon bienfaiteur; l'occasion s'en présente, je la saisis avec joie.

Un jour toute la famille était assemblée, le pope entra dans la hutte, et Menzikoff dit quel motif l'amenait. Fédor fut au comble de la joie, son vœu le plus ardent allait être comblé. Jamais il n'avait osé le faire connaître à Marie. Il se jeta aux genoux de sa bien-aimée, et cou-

vrit ses mains de baisers. Elle le releva en souriant, et, lorsque le pope unit sa main à celle de Fédor, elle prononça le oui avec l'accent du plaisir le plus vif.

Un noble couple célébra ainsi, dans une misérable hutte, la fête de l'amour heureux. La pensée, le sentiment qu'elle était épouse, en s'élevant dans son âme, étouffèrent la voix du pressentiment qui semblait lui annoncer une mort prochaine.

Peu de temps après le pope mourut, et emporta dans la tombe le dangereux secret, qu'un d'Olgoronki vivait dans ces lieux, et venait d'y épouser la fille d'un proscrit. Alors Fédor déclara que Marie était son épouse; tout le monde

ne crut d'autant plus que la jeune femme de chambre était la fille de Menzikoff. Tolstoi seul savait qu'elle ne l'était pas; mais il ne connut jamais le vrai nom de Fédor.

Qu'avons-nous besoin de fuir? demanda Marie à son père, quelques jours après; ne suis-je donc point heureuse? plus heureuse que je n'osais l'espérer dans les jours brillans où notre famille était la première dans toutes les Russies.

Quelque temps après, un major arriva de Tobolsk; il amenait cinquante hommes, et venait relever la garnison de Bérésow. Il avait du gouvernement l'instruction pré-

cise de protéger, de tout son pouvoir, le marchand Moïse Popoff. Comme il devait sa fortune à Sapiéha, il s'intéressa aussi à la famille Menzikoff, dont le mystérieux Popoff était l'ami. La demeure du prince fut agrandie et Fédor lui procura tout ce qui lui était nécessaire, jusques dans le plus petit détail, jusqu'à ces bagatelles inutiles dont on ne se prive cependant qu'avec peine, parce qu'on est accoutumé à en jouir.

Le soleil monta plus haut, et la nature se ranima peu à peu : les glaces fondirent; la terre se couvrit d'une agréable verdure. Le bouleau (d'où Bésérow a tiré son nom), le bouleau se couvrit d'un riche feuillage; bref, à la grande surprise de Marie, de cette nature

morte sortit une vie gracieuse et brillante. La Saswa se couvrit des barques des ostiacks, qui apportaient à Bérésow le tribut de pelleteries qu'ils payaient à la couronne. Fédor faisait tous les jours de petits voyages sur cette rivière et sur l'Ab, et toujours Marie l'accompagnait; il espérait par-là rétablir sa santé. Un jour même ils allèrent tous deux jusqu'à Tobolsk, et ils y renouvelèrent une partie de leurs provisions. Ces petits voyages égayaient Marie, sans la rendre plus forte. Elle souriait quand Fédor croyait apercevoir une nuance de rose sur ses joues, car elle sentait que sa mort ne pouvait être très-éloignée.

A leur retour de Tobolsk, qu'ils firent par terre en suivant les bords

de l'Ab, ils descendirent de leur voiture, et voulurent parcourir une petite presqu'île qui était presqu'entièrement couverte de sapins. Ils s'avancèrent jusques sur le bord du fleuve, et ils y eurent le magnifique aspect de la petite mer que formait la jonction des eaux de l'Ab à celles de l'Irtisch. Devant eux et dans l'éloignement étaient les orgueilleuses montagnes de Samarow : la rive opposée était couverte de sapins, dont les cimes altières étaient dépassées çà et là par celles plus altières encore du cèdre majestueux. Au-dessus des montagnes était suspendu un seul nuage noir qui, de ses flancs, laissait échapper des éclairs. Le soleil planait près de la surface de ce miroir liquide, et dorait ses ondula-

tions. Fédor dit en souriant à sa jeune amie : Lorsque tu arrivas dans cette contrée, soupçonnais-tu qu'un jour elle te surprendrait ainsi par l'éclat de ses charmes ? Vois, chère Marie, la nuit qui causait ton effroi est disparue. Un soleil bienfaisant embellit l'horizon; ainsi que notre amour, le jour est éternel : ainsi se dissiperont aussi tes chagrins, tes inquiétudes pour ta vie ; les plaisirs et la santé embelliront ton existence. Marie lui répondit en souriant avec tendresse : Puis-je haïr la vie, Fédor ? ne dois-je pas l'aimer au contraire, puisque je suis heureuse, parfaitement heureuse ? Mais si la mort vient me frapper, je ne me plaindrai point ; car.... j'ai vécu.... j'ai connu le bonheur ! En finissant

ces mots, elle le pressa contre son cœur; mais Fédor jeta un grand cri d'effroi, s'arracha de ses bras et s'éloigna rapidement de quelques pas. Lorsqu'il revint près d'elle, il s'écria : Nous sommes perdus ! En ce moment Marie découvrit aussi ce qui l'effrayait si fort. La presqu'île, sur laquelle ils étaient, avait été détachée de la terre par la violence des eaux, et flottait lentement à quelques distances des bords.

Fédor essaya inutilement mille moyens de sauver son amie. Les eaux étaient trop profonde et l'île flottante, sur laquelle ils se trouvaient, s'avançait de plus en plus dans le lit du fleuve. A chaque instant ils croyaient voir se fondre, sous leurs pieds, le sol qui les portait. L'ostiack qui les avait con-

duits s'approcha aux cris de Fédor; mais ils ne l'entendirent pas lorsqu'il leur cria de ne point perdre courage, et que de semblables îles flottantes n'étaient point du tout rares sur l'Ab. Pâle et tremblant, Fédor prit entre ses bras sa pauvre Marie, et lui dit : La mort est ici inévitable. Il la pressa plus fortement encore sur son cœur palpitant, il promena ses regards sur l'onde écumante et répéta : Il ne nous reste plus nul moyen de salut ! On n'apercevait ni homme ni bateau. Oh ! reprit-il en étendant ses bras vers la rive : Nous ne sommes point encore très-éloignés du bord.... Marie, si tu savais nager ! — Tu le sais, toi, Fédor, sauve-toi, sauve-toi pour mon père et mes parens. Elle voulut l'entraîner vers le bord;

il résista : Chère Marie, penses-tu que la mort puisse me séparer de toi? Non! non, sur mon Dieu! (Il l'enlaça de ses bras.) Nous mourrons ainsi; les flots nous engloutiront ensemble.

Marie le pria long-temps de se conserver pour son père. Il garda le silence pendant quelques momens; enfin il lui dit en souriant : Vois, pourrais-je maintenant atteindre le rivage? Elle leva les yeux et se vit entourée d'une immense étendue d'eau. Elle s'écria : En effet! il est trop tard! O Fédor! devais-tu mourir avec moi? Il reprit doucement : Marie, si tu en as pu douter un seul instant, ton cœur n'a point encore compris le mien. — Eh bien! cher Fédor, mourons comme nous avons vécu,

courageusement, et inséparablement unis ! Ils s'avancèrent vers le milieu de l'île dont le sol était un peu plus élevé, car les eaux commençaient à inonder les parties basses. Ils s'assirent, ils entrelacèrent leurs mains et attendirent la mort. Ils se virent bientôt au milieu du fleuve, dont le courant les entraînait avec la rapidité d'une flèche. Quelques instans après, ces deux amans s'embrassèrent plus étroitement encore ; à chaque moment ils se voyaient près d'être engloutis ; la terre tremblait sous eux, et de grosses parties de l'île se détachaient tour à tour et disparaissaient à leurs yeux. Le fracas des flots et le tonnerre lointain d'un orage qui s'approchait, en leur annonçant la mort, glaçait leur sang, terrifiait leurs âmes ; et, quand

par le choc des vagues ils se virent couverts d'eau, ils crurent déjà lutter avec le fleuve. Marie! mon bien-aimé! à toi pour toujours! s'écrièrent-ils tous deux ensemble; et leurs lèvres décolorées se joignirent. Cependant, peu à peu, la marche de l'île devint moins rapide; elle fut en partie éclairée du soleil. Lorsqu'alors ils regardèrent autour d'eux, leurs yeux furent frappés d'un nouvel étonnement. Quel spectacle! Emportée par le courant, l'île tournait sur elle-même. On eût pensé que les lois de la nature étaient interverties; que le soleil tournait autour de l'horizon; que le Tout-Puissant, armé de foudres, poursuivait les deux amans; et les éclats du tonnerre qui se faisaient entendre de toutes parts, semblaient

présager la destruction du globe entier. Les nuages errans atteignirent le soleil, le couvrirent ; une obscurité profonde se répandit sur le fleuve ; les sillonnemens de nombreux éclairs la pénétraient seuls, et portaient l'aveuglement dans les yeux des deux jeunes infortunés qui, toujours plus étroitement unis, répétaient sans cesse : Nous mourrons ensemble.

Cependant l'orage se dissipa, le soleil revint dorer de ses rayons la mer, au milieu de laquelle nageaient nos deux amans. Fédor se leva, voulut examiner le sol, et vers les bords, que l'eau avait dégradés, il reconnut qu'ils étaient portés par un tuf que traversait des milliers de racines, et dont par conséquent la dissolution n'était point aussi à

craindre qu'ils l'avaient redouté d'abord. En revenant près de sa jeune amie, il lui apprit la consolante nouvelle que tout espoir de salut ne leur était point encore ravi. L'effroi avait privé Marie de la plus grande partie de ses forces ; elle avait besoin de prendre quelque nourriture. Fédor rassembla des branches d'arbre ; par le frottement il obtint du feu ; puis, ayant aperçu un cèdre parmi les autres arbres, il s'efforça d'en gagner la cime. Ivre de joie, triomphant comme s'il présentait une couronne à Marie, il jeta sur ses genoux les fruits odoriférans de l'arbre qu'il venait de dépouiller. Elle compta les noix, et partagea également ce faible soulagement avec son bien-aimé. Elle but ensuite quelques gouttes d'eau

dans sa main; elle s'appuya sur sa poitrine et s'endormit doucement.

Le soleil se coucha; il était à peu près minuit, et un reste de clarté permettait encore de voir les environs. Fédor aperçut la rive dans l'éloignement, et il lui sembla qu'elle s'approchait toujours davantage. Tout-à-coup l'île reçut une secousse violente, et Marie s'éveilla. Fédor la prit dans ses bras, et courut vers les bords du fleuve qu'ils venaient d'atteindre. Nous sommes sauvés ! s'écria-t-il avec joie; maintenant nos pieds s'appuient sur la terre ferme. Marie était si faible, qu'elle eut peine à se rendre jusqu'à la hutte d'un ostiack qui se trouvait près de-là.

Pendant qu'elle reposait dans

cette hutte, l'ostiack alla chercher la voiture. Après avoir dormi d'un profond sommeil, elle se sentit plus forte; elle renouvela à Fédor ses reproches de ce qu'il n'avait pas voulu se sauver seul. Il lui sourit et lui demanda : Penses-tu donc que je te survivrai? Elle fixa ses yeux sur les siens; elle le contempla un instant en silence et lui dit doucement : Non, tu ne me survivras pas : je le sens tous les jours davantage. Voilà pourquoi je souhaitais que nous fussions engloutis avec l'île. Fédor, de même que les coups redoublés des flots ont sapé les fondemens de cette île fleurie, de même les sensations trop forte ont attaqué ma vie. La mort m'arrachera d'entre vos bras, plutôt que vous ne le supposez. Oui, je re-

grette que le fleuve ne nous ait point ensevelis, lorsque nos cœurs s'appuyaient l'un sur l'autre; car, cher Fédor, je crains de t'affliger. Il la quitta, sans lui répondre, et s'avança tristement dans la fôret de sapins qui bordait le fleuve. Lorsqu'il revint, elle accourut gaiement au-devant de lui, et lui dit : Non, Fédor, je ne t'affligerai pas! Nous parsemerons encore des fleurs de l'amour notre heureuse existence.

Ils enlacèrent leurs mains, et, ranimés d'un nouveau courage, ils retournèrent à Bérésow. Depuis cet instant leur amour prit encore un caractère plus élevé : un sentiment plus saint remplit leurs cœurs d'un bonheur plus pur; leurs âmes d'une hilarité mélancolique et du calme le plus doux. L'existence, l'univers en-

tier n'était plus rien à leurs yeux; ils se possédaient réciproquement, et ne souhaitaient rien de plus. Leur calme, leur douce patience faisaient régner la paix autour d'eux; et leur exemple engageait tous leurs parens à la résignation : leurs bouches ne proféraient plus une seule plainte.

Menzikoff, dont la santé s'affaiblissait tous les jours, disait souvent à Tolstoi : La vie de mes enfans m'apprend à mourir. Le sévère et dur Tolstoi lui-même devenait doux comme un enfant, lorsque Marie lui adressait la parole, ou fixait seulement sur lui ses jolis yeux. Tous présageaient la mort de Marie, et tous craignaient de troubler, par leurs plaintes, le calme de ses derniers momens. Tous avaient souvent les yeux humides

de larmes, et ne savaient point eux-mêmes si ces larmes étaient de tristesse ou de plaisir ; ils sentaient seulement qu'ils étaient devenus meilleurs, plus nobles et plus courageux.

Les mois se succédèrent ainsi, et le troisième hiver arriva. Sapiéha écrivit à Fédor que son père exigeait absolument son retour ; les d'Olgoronki étaient maintenant au comble du bonheur, au faîte des grandeurs ; ce que Menzikoff avait voulu obtenir s'était présenté de lui-même. Dans une partie de chasse le jeune empereur mit pied à terre à l'une des maisons de campagne du prince Alexis d'Olgoronki, et l'honora d'une visite. Il y vit pour la première fois sa plus jeune fille, Catherine, jolie personne, dont l'âme était encore plus belle que la

figure. Il resta dans ce château jusqu'au lendemain, et revint à Moscou le cœur rempli d'un nouveau sentiment. A l'automne, il rendit encore visite au père de l'aimable objet dont il était épris, et lui avoua, en rougissant, son amour pour Catherine. Le prince, dans l'enthousiasme le plus joyeux, voulut aller à l'instant même chercher sa fille; le jeune empereur l'arrêta, et passa lui-même dans l'appartement de Catherine, pour lui offrir l'hommage de sa tendresse, et solliciter un doux retour.

Le cœur de Catherine battit de joie ; elle aimait ce noble jeune homme, et faisait peu de cas de sa couronne; les yeux baissés, elle lui avoua que son amour comblait son bonheur. Dès le même jour,

l'empereur fit savoir à son aïeule, que son dessein était d'épouser Catherine d'Olgoronki, et dès le lendemain on célébra les fiançailles de ce couple charmant. Les d'Olgoronki se livrèrent alors à tous les transports de leur joie; leurs craintes sur l'avenir se changèrent en une orgueilleuse sécurité. Le feld-maréchal seul demeura le même; une longue expérience l'avait rendu sage. Peu d'instans avant la célébration des fiançailles, il prit la main de Catherine, et lui dit gravement : Ma nièce, vous allez devenir ma souveraine; quoique vos parens vous puissent dire, ne perdez jamais de vue combien un jour peut apporter de changement ! Jouissez avec modestie de votre bonheur, et, dès ce moment, souvenez-vous que vous

n'appartenez plus à notre maison ; maintenant les sujets de l'empire sont vos parens; nous, dont vous portez le nom, nous ne le sommes plus.

— Eh bien! dit, le même soir, Alexis au feld-maréchal: Enfin nous avons vu luire ce jour de bonheur!

Le feld-maréchal leur répondit du ton le plus sérieux : Il faut toujours que je rappelle vos pensées sur l'avenir ! oui, vous l'avez vu luire ce jour que vous désiriez si ardemment.... L'infortuné Menzikoff l'a vu luire aussi; cependant il vit dans un exil affreux, dans la misère la plus profonde et la plus douloureuse! Depuis ce moment il se tint encore plus dans sa solitude. Les autres d'Olgoronki attribuaient à l'envi ce

qui n'était qu'une sage modération, et ne virent plus le feld-maréchal que quand il leur était impossible de l'éviter.

Combien est bizarre la destinée des hommes! Le même jour où les d'Olgoronki montèrent au faîte des honneurs, Menzikoff atteignit la fin de sa carrière; et dans ce moment il fut plus courageux, plus grand, plus heureux qu'il ne l'avait été dans les jours brillans de sa prospérité. Si les d'Olgoronki avaient pu jeter un regard dans l'obscure prison où son dernier soupir s'exhala; s'ils l'avaient entendu exhorter son fils d'une voix touchante à fuir toujours l'ambition..... cet aspect aurait affaibli l'orgueil de leur triomphe...

ils ne se seraient point écriés avec autant de vanité : Menzikoff aussi apprendra jusqu'à quelle hauteur nous nous sommes élevés !

Menzikoff ne l'apprit point. La mort lui épargna le douloureux sentiment qu'aurait peut-être fait naître dans son sein la nouvelle qu'une d'Olgoronki était monté sur le trône de Russie. Il mourut en homme, dans les bras de ses enfans ; il n'entendit à ses derniers momens que les accens de l'amour, de l'amitié, d'une tendre affection ; il emporta les regrets de tous ceux qui l'avaient connu à Bérésow.

Peu de temps après sa mort, on apprit à Bérésow que l'empereur avait choisi la princesse Catherine d'Olgoronki pour son épouse, qu'elle

lui était déjà fiancée, et que le jour de la célébration de son hymen était fixé au 17 janvier 1730. Catherine d'Olgoronki! dit Fédor, son cœur est égal au tien, ma bien-aimée ; je connais cette noble fille ; une lettre de moi suffira pour nous rendre heureux et libres ; elle ne sera point surprise en apprenant où je suis : dans un entretien particulier avec elle, je lui ai laissé soupçonner que je t'aimais, et, seule de tous mes parens, elle a versé des larmes sur ton infortune. Bien certainement, Marie, nous pouvons compter sur sa bonté, sur sa générosité, et nous regarder comme déjà libres.

Je ne veux point t'affliger, lui répondit Marie ; je désire ardemment pouvoir pleurer encore une fois sur le tombeau de ma tendre mère ;

mais.... je ne le reverrai plus !.... Fédor !... Ah ! si, en apprenant que tu es ici, Catherine ne pouvait rien pour moi... sans doute alors on t'arracherait avec violence d'entre mes bras.... et je mourrais seule !... Ne fait point dépendre d'un espoir incertain la fin d'une vie qui nous promet encore une portion de bonheur. J'ai laissé le reste de mes forces sur le lit de mort de mon père ! J'ai eu mille peines à me contenir, pour le laisser mourir en paix ;... mais, maintenant.... nous nous séparerons bientôt, mon Fédor ! Elle tomba sans forces sur sa poitrine. Il sourit en la contemplant ; il lui cacha la douleur qui le dévorait ;... il ne voulait point l'affliger.

Les roses avaient disparu sur les joues de Marie, ses yeux étaient

éteints, ses forces diminuaient tous les jours ; cependant son âme ne perdait rien de son énergie : il semblait que déjà elle s'était dégagée des liens du corps, et planait au-dessus du tombeau. Fédor ne pouvait douter que bientôt il la perdrait, et son amour pour elle en devenait plus saint, plus élevé! Tous deux gardaient la promesse qu'ils s'étaient faite, de ne point s'affliger réciproquement ; ils paraissaient gais et contens : dans un doux calme ils ne vivaient plus que pour eux seuls, et souriaient des espérances que l'on voulait leur faire concevoir. Catherine avait parlé à Sapiéha, et s'était informé de Fédor avec un vif intérêt. Roncalez s'était jetée à ses pieds ; elle lui avait dit : Vous venez me solliciter en faveur de vos amis, re-

légués en Sibérie ; je partage la pitié qu'ils vous inspirent ; écrivez à Menzikoff que son triste destin m'a fait verser des larmes amères. Assurez Marie que je ne m'estimerai heureuse que lorsqu'elle le sera elle-même.... mais entièrement heureuse. Fédor, dit Marie, après avoir lu cette nouvelle, maintenant que je suis sur le point de quitter les hommes, ils me tendent les bras. Catherine me réconcilie avec eux ; elle me laisse concevoir l'espérance que mes parens recouvreront bientôt leur liberté !

Catherine avait formé le plan de rendre libres ces infortunés, et de faire de Marie l'épouse de Fédor. Ces généreux desseins furent renversés par le sort, et d'une manière terrible. Le jeune empereur eut la

petite vérole, et mourut le même jour où il devait conduire Catherine à l'autel. Les d'Olgoronki se trouvaient rassemblés; Alexis qui revenait du palais, Alexis s'élança au milieu d'eux, en s'écriant avec effroi: Il est mort! l'empereur n'est plus!

Ivan conçut la pensée de faire monter sur le trône sa sœur, la fiancée du jeune Pierre. Imprudemment téméraire dans ce dessein, il voulait à l'instant même faire prendre les armes à toute la garnison. Le feld-maréchal le rappela à la raison par cette seule exclamation: Insensé! Que vas-tu faire! Dès le soir, le conseil secret s'assembla, et Anne de Courlande fut élue impératrice. Avant qu'elle ne fût instruite de ce choix, les d'Olgoronki lui portèrent à signer des conditions qui leur as-

surait la continuité du pouvoir; elle signa tout ce qu'on voulut. Le feld-maréchal secouait la tête en voyant les efforts de ses parens, pour conserver leur considération chancelante ; mais ses avis produisirent aussi peu d'effets que ses prophéties; ils continuèrent à gouverner despotiquement le grand conseil. Leurs ennemis ne restèrent point inactifs. Aussitôt que l'impératrice se rendit à Moscou, Ostermann et Biron, ses favoris, l'affranchirent du joug du conseil, et lui assurèrent un pouvoir sans bornes. La chute des d'Olgoronki suivit de près cet évènement. On les accusa d'avoir voulu placer sur le trône la fiancée de l'empereur; après un court procès, toute cette famille fut exilée pour la vie à Bérésow ; on excepta le seul feld-ma-

réchal : combien est bizarre la destinée des hommes !

Pendant que ceci se passait à la cour de l'impératrice, le soleil vivifiant se remontrait sur l'asile de Fédor et de Marie ; celle-ci disait en souriant : Je reverrai encore un printemps, et sa douce haleine réchauffera ma tombe ; vois, mon Fédor, comme le destin comble tous mes vœux !

Les glaces de la Soswa se fondirent, les prairies se couvrirent de verdures, et les bouleaux virent renaître leurs feuillages ; chaque fois que le jour était doux et serein, Fédor et Marie parcouraient les bords du fleuve, et chacune de ses promenades semblait ranimer ses forces, ou du moins lui rendait une

douce gaieté. Fédor lui cachait son désespoir, et souriait comme elle pour ne point l'affliger; enfin il fit construire une hutte sur les rives de la Soswa, à l'ombre d'un bouleau protecteur. Tout ce que Marie aimait était devant ses yeux; de vertes prairies, puis les eaux du fleuve qui s'étendaient jusqu'aux pieds des montagnes, au-delà desquelles était le tombeau de sa mère, enfin les huttes des exilés, et une forêt de bouleau dont l'aspect lui rappelait le souvenir de la Twerza.

Oh! dit-elle un jour à Fédor, après avoir long-temps contemplé tout ce qui l'entourait: Mon ami, laisse-moi mourir à cette place, et que ma tombe y soit aussi creusée! Fédor, qui ne pouvait plus cacher sa douleur si long-temps comprimée,

Fédor détourna le visage en feignant de considérer les beautés de ce paysage, mais uniquement pour sécher une larme brûlante, et laisser échapper un soupir de sa poitrine oppressée. Il fit apporter de Bérésow tout ce qui pouvait être utile ou agréable à son amie. Marie passa ses derniers jours dans cette hutte, d'où elle pouvoit voir l'horizon, derrière lequel était le tombeau de sa mère, et la demeure de sa tendre Sophie ; elle semblait s'attacher toujours davantage, toujours plus intimement à Fédor; elle lui demandait cent fois dans la journée si sa possession l'avait aussi rendu heureux. Il comprenait les derniers sentimens de ce cœur si tendre, sur lequel la mort ne faisait aucune impression, qui n'éprouvait que la crainte de n'avoir

point assez récompensé l'amour de son ami. Malgré tous les soins de Fédor, elle reconnut combien il souffrait, et regretta plus de mille fois en secret de n'avoir point été ensevelie avec lui dans le gouffre des eaux; l'amour cependant embellit jusqu'à sa dernière heure. Le trépas brisa doucement les derniers liens qui enchaînaient à la vie son cœur si tendre, si pur et si fidèle, lorsque le destin eut encore comblé l'un de ses vœux les plus chers.

LETTRE XXXVIII.

Catherine d'Olgoronki à Sophie Roncalez.

Bérésow, le 16 août 1730.

Chère Roncalez, ces feuilles vous portent les derniers vœux de votre ancienne amie Marie Menzicoff, et les premiers saluts de votre nouvelle amie Catherine d'Olgoronki. O chère Sophie! permets-moi d'occuper la place de ta tendre Marie! Elle te prodiguait le doux nom de *toi*; je puis l'oser aussi, car elle m'a légué ton amour. Nous ne sommes point étrangères l'une à l'autre, bonne Roncalez, lorsque

j'étais la fiancée de l'empereur, et que tu vins m'implorer en faveur de ton infortunée Marie... Oh! je suis bien plus infortunée qu'elle, car elle a pu mourir sur le sein de son amant fidèle.... Lorsque tu vins près de moi, les larmes de la pitié unirent à jamais nos cœurs. Je t'aimai, Roncalez, parce que dans ta douleur tu a pus oublier à qui tu parlais. Tu me dis alors : Oh! que ne pouvez-vous connaître cette Marie, digne du premier trône de l'univers, et qui, par ses vertus, est maintenant dans son exil plus grande qu'une impératrice! J'ai appris à la connaître cette Marie; non seulement elle était plus grande qu'aucune souveraine, elle était encore plus heureuse. Oui, Roncalez! sèche tes larmes! elle était plus heureuse!

Sans doute, tu sais quel est mon sort; la mort de l'empereur m'aurait bannie du monde, si même nos ennemis ne nous en avaient point chassés. Il m'est indifférent en quel endroit de la terre je passerai le reste de mes tristes jours!... Notre famille a été dispersée; mon père, mon frère et moi, nous avons été entraînés avec une dureté cruelle jusqu'en ces lieux; la déesse de la vengeance nous a fait parcourir les mêmes chemins dans lesquels les Menzikoff nous avaient devancés. Sur les bords du Volga, mon père se reposa sur une pierre; ô Dieu! je ne voulus par lui dire qu'il était assis sur le tombeau de la noble princesse Menzikoff. (J'avais appris d'un des habitans de la ville en quel endroit il était placé.) Je mouillai cette pierre

de mes larmes secrètes... de larmes que n'ont point rejetées sans doute les mânes de cette femme généreuse et grande!

L'officier qui nous conduisait, avait été jusqu'à Tobolsk avec les Menzikoff; maintenant il avait l'ordre d'annoncer à la famille de ce malheureux prince qu'elle était libre. Il parlait d'eux tous avec une profonde estime, et de Marie avec un véritable enthousiasme. Cependant nous, leurs ennemis, nous, cause de tous leurs maux, il nous traitait avec l'humanité la plus délicate et la plus tendre. J'en honorai d'autant plus son cœur; je lui fis part de mon étonnement; il me répondit: Je dois cette humanité à la respectable famille que je vais maintenant rappeler de son exil. Il s'arrêta aussi

long-temps sur le tombeau de la princesse. Je crois que c'est par ménagement qu'il ne nous a point appris quel corps reposait sous cette pierre.

Il a fait le plus de diligence possible dans le chemin de Tobolsk à Bérésow. Non, me disait-il avec ardeur, nul autre que moi ne doit leur annoncer leur liberté! Je fus le messager de leur infortune, je veux être aussi celui de leur bonheur. Il me raconta mille particularités touchantes de son voyage avec Marie, et plus nous approchions du but après lequel nous courions, plus sa joie était vive.

Nous étions embarqués à Tobolsk, et nous descendîmes sur l'Ab et l'Irtisch. Je ne te dirai rien de ce qu'éprouvait mon père, et qui ne

pouvait échapper aux regards de sa tendre fille; enfin nous aperçûmes le lieu de notre exil, et nous mîmes pied à terre : devant nous était une forêt de bouleau, et, près de son entrée, nous vîmes une hutte, de laquelle sortirent deux personnes qui s'avançaient lentement. Un jeune homme, sur le visage décoloré duquel se peignaient, en caractères touchans, les expressions du chagrin et de la patiente résignation, conduisait une jeune femme. L'officier s'approcha d'eux, et s'écria: Marie Menzikoff! Elle le nomma aussi d'une voix douce et faible, et lui tendit en souriant sa main, qu'il baisa; son exclamation m'avait engagé à le suivre, et je m'approchai assez pour être témoin d'une scène fort touchante. Marie se tourna vers

son conducteur, et lui dit avec l'accent d'une voix céleste: Vois, mon Fédor, quel plaisir le ciel daigne encore m'accorder ! Puis, se tournant vers l'officier, elle lui demanda d'une voix tremblante : Vous êtes-vous arrêté sur les bords du Volga ? — Oui, répondit-il, j'ai visité le tombeau de votre mère, et je l'ai embrassé avec la plus vive émotion. — Eh bien ! homme humain et sensible, embrasse aussi sa fille expirante ! Elle se jeta dans ses bras.

Je ne pouvais détourner mes yeux de dessus sa figure, toujours jolie, quoiqu'excessivement pâle. Le nom de Fédor éveilla aussi mon attention. Malgré le deuil qui couvrait son visage, je le reconnus ; je devinai tout aussitôt ce qui s'était passé, et je leur dis avec respect : Noble

Marie! noble d'Olgoronki! Marie parut un peu effrayée, et me répondit: Tu le connais? Oh! ne prononce point son nom! laisse-moi mourir auparavant entre ses bras! Les d'Olgoronki sont puissans.

— Non, personne ne peut le séparer de toi; notre famille est tombée dans l'infortune; je suis Catherine d'Olgoronki!

Elle me regarda fixement et avec surprise; elle posa sur son front sa main plus blanche que la neige.... Catherine d'Olgoronki! ce nom est celui de l'impératrice! où suis-je? Fédor, ma mémoire est-elle perdue?

Fédor me parut lui-même chercher à rassembler ses idées; enfin il me reconnut, il s'élança vers moi, et me prit dans ses bras. Alors il reconnut aussi mon père et mon

frère, et s'écria : Quel mauvais génie plane au-dessus de notre maison ; personne d'entre nous ne doit-il donc aspirer au bonheur ! Vous êtes bannis ? Pourquoi ?

Je lui appris en peu de mots quel avait été notre destin. Marie me demanda en tremblant : Aimais-tu l'empereur ? — Oui, je l'aimais tendrement, répondis-je ; et des larmes inondèrent mes yeux. Marie pleura aussi avec moi, puis elle reprit : Oh ! je fus plus heureuse que tu ne l'es ! aussi je veux t'aimer pendant le peu de temps qu'il me reste encore à vivre.

Mon père, qui reconnut aussi Fédor, s'approcha de lui humblement, et mon frère plus humblement encore ; car ils reconnaissaient clairement que Fédor avait aimé Marie,

et qu'il l'avait suivie à Bérésow. Fédor, lui dit mon père, l'irrésistible destin, un mauvais démon... Ah! je reconnais trop tard qu'il dépendait de nous d'être tous parfaitement heureux.

Fédor reprit avec douceur, mais les larmes aux yeux: Heureux! je l'ai été, je le suis encore, quoique ce cœur soit prêt à se briser sur le mien!

Il parlait lentement et à demi-voix, afin qu'il lui restât la force d'étouffer ses sanglots; chacun de ses mots en pénétra plus profondément dans mon cœur; sa tête était penchée; ses regards se fixaient vers la terre; de temps à autre seulement il en portait un sur sa Marie. Luschin se tenait à l'écart et sanglottait; pendant qu'il se rendit chez le wai-

wode, Fédor nous offrit d'entrer dans sa hutte, dans laquelle il reconduisit doucement Marie. Mon père lui raconta tout ce qui avait rapport à la chute de notre maison; il s'écria tout à coup: Oh! quel affreux évènement! Je crus d'abord que cette exclamation nous était relative: mais non, je reconnus bientôt que Fédor ne s'occupait que de sa bien-aimée. L'amour remplissait l'âme entière de tous deux.

Tous les Menzikoff accoururent; ils étaient curieux d'apprendre quelles personnes le vaisseau du Tobolsk avait apportées; ils nous reconnurent, mais aucun d'eux ne nous fit, même par un regard, le plus léger reproche; ils nous traitèrent avec amitié, parce qu'ils virent que Marie ne conservait point de colère

contre nous, et que même elle me contemplait avec l'expression de la tendresse et de la compassion.

Personne de nous ne leur avait encore dit qu'ils étaient libres. Le major entra dans la hutte et leur dit : Dieu soit loué! votre exil est fini; j'ai l'ordre de vous l'annoncer au nom de l'impératrice. Cette nouvelle fit la plus grande impression sur toute la famille Menzikoff; elle n'en produisit aucune sur Marie; elle tendit la main à son Fédor, et lui dit : Nous étions libres, nous n'avons pas cessé de l'être! Les Menzikoff offrirent de nous recevoir dans leurs huttes, et de nous les abandonner entièrement après leur départ, avec tout ce qu'elles contiennent, mais je ne voulus point me séparer de Marie, et je demeurai près d'elle.

Fédor sut alors de moi que son père aussi était exilé ; il apprit cette nouvelle presque avec indifférence. Cherchant à le distraire, je lui dis de se rendre auprès de mon père, qui lui apprendrait tous les détails de notre malheur. Il garda le silence ; il secoua la tête, et porta ses regards sur Marie, comme s'il voulait dire : Je ne dois ni ne veux la quitter un seul instant. Le soir, il la conduisit sur le seuil de la porte, parce qu'elle désira voir le coucher du soleil ; appuyée sur son sein, elle contemplait ce spectacle majestueux sans prononcer un seul mot ; les premiers qu'elle adressa à son ami furent : Mon Fédor, si je te quittais en cet instant, il faudrait rappeler tout ton courage ! Son visage se décolorait presque entièrement, les muscles

s'en contractaient, ses regards s'éteignaient; elle ajouta une minute après: Oui, je touche à mon dernier moment! Grâces soient rendues au Ciel de ce qu'il a soutenu mes forces jusqu'à ce jour! de ce qu'il m'a permis de mourir sur ton sein! Elle me tendit sa main défaillante et me dit : Salue ma Sophie et tous mes amis! C'était moi qu'elle chargeait de ce soin, et non pas son bien-aimé! Ses forces diminuaient à chaque instant; Fédor la porta sur son lit; elle prit une de ses mains, fixa sur lui ses yeux à demi-fermés, recueillit toutes ses forces pour lui dire encore une fois: Fédor, je t'aime! Sa tête retomba sur les coussins, un léger soupir s'échappa de sa poitrine.... c'était le dernier! Je craignais que la douleur

de Fédor n'éclatât par des gémissemens......je m'abusais; il fut calme: il ferma tout-à-fait les yeux de son amie; il croisa ses mains sur sa poitrine, et dit, avec un accent douloureux et tendre: Non! chère Marie, je ne t'ai point affligée! je ne t'affligerai point, car je t'aime encore! Il s'agenouilla près de son lit, et baisa plusieurs fois les lèvres froides et pâles de sa bien-aimée. Dès que l'on sut la mort de Marie, toute la famille accourut; tous gémirent à haute voix. Fédor souriait, son œil était sec; il ne voyait ni n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui; ses regards étaient invariablement fixés sur Marie. Le lendemain au soir, il tomba en faiblesse, car il n'avait rien pris depuis long-temps. Pendant qu'on lui prodiguait des

soins, on enleva le corps de son amie. Lorsqu'il revint à lui, on lui fit prendre un peu de nourriture; il ne résista point, et s'efforça de ne point parler de Marie. Le sourire du désespoir était sur ses lèvres, et ses regards étaient fixés vers un seul point.

Le lendemain, il s'informa de l'endroit où l'on déposerait le corps; son ton était toujours aussi calme; il se rendit près du cercueil, souleva le voile qui couvrait sa bien-aimée, il lui donna encore un baiser, puis rebaissant le voile, il permit qu'on fermât le cercueil, et qu'on le descendît dans l'endroit préparé. L'officier qui devait emmener les Menzikoff était inconsolable; il proposa à Fédor de le suivre à Moscou; celui-ci lui tourna le dos sans lui

répondre, et se rendit près du tombeau qui est placé tout à côté de sa hutte; lorsqu'on lui renouvela plus sérieusement la proposition de retourner en Europe, il répondit d'un ton positif: Jamais je n'abandonnerai Marie!

Les Menzikoff partent, cher Roncalez; ils te portent ma lettre et les derniers vœux de ta Marie. Adieu! L'aspect de la séparation douloureuse de ces deux amans m'a presque fait oublier ma propre infortune.

~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~

La même à la même.

Bérésow, le 20 septembre 1730.

ASSISE auprès du tombeau qui renferme les deux amans les plus fidèles, je t'écrie, chère Sophie, et je
~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~

joins toutes leurs lettres à la mienne; Fédor m'en a priée. Lorsque les Menzikoff furent partis, il errait tout le jour en silence, il souriait avec bienveillance; lorsqu'on l'interrogeait, il répondait avec douceur, mais ses réponses étaient énigmatiques. Il passait la plus grande partie de son temps sur le tombeau de Marie; assis sur la pierre qui couvre son amie, et tenant un voile vert à la main, il répétait en souriant lorsqu'on l'interrogeait : Elle a réalisé toutes mes espérances, depuis la première jusqu'à la dernière. (Il indiquait d'abord le voile vert, ensuite le tombeau.) Elle ma donné ce qu'elle m'avait promis : Fidélité jusqu'à la mort!

Un jour qu'il reposait ainsi sur le tombeau de sa bien-aimée, une

barque aborda le rivage, et son père en descendit; le premier objet qui frappa les regards de celui-ci, ce fut son fils Fédor, qu'il croyait en pleine sûreté; la surprise et la douleur le firent tomber presque sans force aux pieds du jeune infortuné; Fédor s'empressa de le relever, le reconnut et le pressa sur son cœur. Je me hâtai de le joindre afin d'éviter une explication, qui pouvait devenir très-douloureuse pour Lukitsch, car Fédor répète chaque jour que les d'Olgoronki ont seuls causé la mort de Marie, et souvent il s'écrie : A quoi les a conduits leur ambition ? à briser deux cœurs aimans et vertueux ! Craignant que cette exclamation ne lui échappât encore, je m'approchai vivement, et en peu de mots j'engageai le père

à user de ménagement avec son fils. L'entretien tourna plus heureusement que je le pensais. Non ! dit Fédor, non, Marie, je ne veux point t'affliger! Il conserva la plus grande douceur; au moment où il fut prêt à s'échapper, je répétai comme lui qu'il ne fallait point affliger sa chère Marie, et soudain il eut la force de se maîtriser.

Je remarquais aisément qu'il ne pourrait résister long-temps aux combats violens qui se succédaient dans son sein, et j'en prévins ses parens. Fédor, lui dit un jour Lukitsch, tu as pu consacrer des jours à Menzikoff, et tu refuses de vivre pour ton père! Fédor se jeta à ses pieds, et lui répondit : Puis-je l'impossible? Puis-je faire battre de nouveau son cœur noble et fidèle?

Je fais tout ce qui est en mon pouvoir, car je ne dois ni ne veux l'affliger. Mais comment pourrais-je l'oublier, et cesser de la pleurer ! Chaque fois que je fixe mes regards sur la pierre qui la couvre, il me semble voir cette tendre amie m'ouvrir ses bras... s'il m'était possible... Non !... Non !... O mon père, vous ne connaissez pas mes souffrances !

Il vécut encore un mois ; prêt à fermer les yeux à jamais, il me supplia de déposer le voile vert sur son cœur ; je lui en fis la promesse, que j'ai religieusement remplie. Son père s'est écrié dans son désespoir : O mon fils ! mon ambition a seule causé ta mort. On a déposé son corps à côté de celui de Marie.

Adieu, Roncalez. J'occupe ici la hutte de Marie ; son tombeau en

est tout prêt ; je m'y assieds , je pleure, et lorsque le zéphyr agite les feuilles du bouleau qui l'abrite, je lève mes yeux, et je crois voir son esprit planer au-dessus de ma tête, et m'appeler à lui. O Roncalez ! quand reposerai-je aussi dans la tombe ? Ah !... Ils furent heureux ces cœurs fidèles et tendres !... plus heureux que la pauvre Catherine ne le sera jamais !

Fédor salut son ami Sapiéha, et le prie de faire passer à Gustave le paquet qui porte son adresse.

Adieu , bonne Sophie. Fédor et Marie , par leur fidélité , ont été heureux jusqu'à la mort ; quand les suivrai-je !

FIN.

